

JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

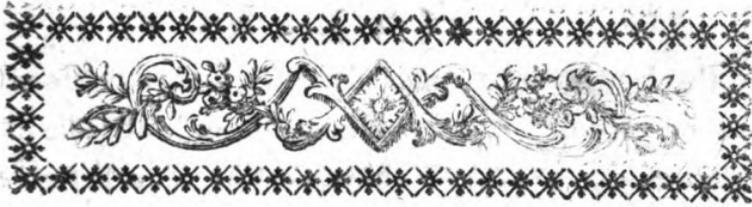
DÉDIÉ AU ROI.

... Prosit nostris in montibus ortum!
Enéide, liv. IX.

NOVEMBRE 1781.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



JOURNAL DE NEUCHÂTEL,



*Lettre au Journaliste , pour servir de suite à ses extraits
de l'ouvrage de M. le professeur DE SAUSSURE ;
sur la théorie de la terre. (a)*

MONSIEUR , ne nous direz-vous donc plus rien de M. de Saussure ? Après nous en avoir extrait 214 pages , vous le laissez là , & vous avez grand tort :

Ces vues étendues de physique générale diversifiaient agréablement votre Journal. C'était une variété de plus , & une variété de plus n'est jamais à négliger.

Puisque M. de Saussure nous donne du tems de reste , profitons-en : continuons l'analyse de son premier volume ; en attendant qu'il nous en donne un second. Je vais reprendre l'ouvrage où vous l'avez laissé. Si vous le jugez à propos , vous le reprendrez à votre tour où j'en resterai :

(a) Voyez les Journaux de juin , août & décembre 1780.

Pendant les longs mois de votre silence , le Journal de physique a annoncé une nouvelle théorie de la terre , qui a quelque chose de fort séduisant , & paraît à bien des égards ne pas s'éloigner beaucoup des idées du célèbre géologue de Geneve.

Ce nouveau système est de M. Paul de Lamanon. Selon ce dernier déchiffreur de la grande énigme de la nature , toutes ces profondes vallées , qu'enferment des chaînes de montagnes , ont été des lacs immenses , dont les eaux , s'écoulant successivement , ont occasionné des déluges particuliers , & formé la mer par leur réunion.

Dans ces lacs vivaient des animaux dont l'espece a péri , des coquillages différens de ceux qui se trouvent dans les mers. Ces énormes dépouilles qui étonnent le naturaliste , ces coquillages dispersés en abondance sur notre globe , ne sont donc pas , comme on nous le disait , des dépôts de la mer. Ce ne sont ni des animaux terrestres , ni des animaux marins ; c'étaient des animaux *lacustres*.

Que pensez-vous , monsieur , de cette théorie de la terre ? Il faudrait sans doute , pour en bien juger , connaître le détail de ses preuves. Mais n'a-t-elle pas un air de vraisemblance ? Elle s'accorde à merveille avec les faits historiques , avec les anciennes traditions ; elle explique naturellement des phénomènes embarrassans : le premier aspect des grandes vallées de montagnes semble la confirmer. C'est une

idée à la fois simple & grande : voilà déjà deux des caractères de la vérité.

Vous verrez avec plaisir , dans le fixieme livre de Lucain , une description poétique des vallons de la Theffalie , que vous trouverez applicable à divers égards à nos vallées des Alpes , & favorable à l'opinion que je viens de vous exposer.

. Selon le poète , c'est la forte main d'Hereule qui a séparé deux montagnes pour ouvrir un passage aux eaux amoncelées. Selon le philosophe , ce fera la main du tems , plus forte encore que celle du héros fabuleux , ou quelque tremblement de terre. Jamais philosophe & poète ne s'accorderent mieux.

Après cet exposé succint , je vais recommencer à suivre les erremens de M. de Sauffure , que vous avez quitté , après avoir examiné avec lui la montagne de Saleve , sur les flancs escarpés de laquelle il a vu tant de vestiges sensibles des tems anciens , tant d'indices réunis en faveur de ses idées.

Je le suivrai le long de la rive orientale du lac de Geneve , & je le laisserai à l'entrée du Jura.

Il me semble que les montagnes & les côteaux que j'ai à parcourir avec lui , lui fournissent moins d'observations physiques que n'avait fait Saleve. Il en est cependant d'intéressantes , que je vais rapporter.

Presque toutes les montagnes & même les côteaux un peu considérables regardent le lac & tournent le dos aux Alpes. Ce que M. de Sauffure appelle le dos

de la montagne, c'est le côté qui descend en pente adoucie. Il nomme escarpement le côté où les bancs de la montagne sont plus relevés, soit qu'ils soient coupés à pic, soit que des débris accumulés les cachent en grande partie, soit même que les couches y soient encore taillées assez obliquement pour ne pas paraître escarpées. Or ces escarpemens, à quelques exceptions près, sont tournés contre le lac; tandis que, dans les chaînes plus intérieures, ils regardent le centre des Alpes. Ne semblent-ils pas dessiner la route du courant qui emporte les couches enlevées?

Une autre observation générale, bien digne de fixer l'attention, c'est que, à mesure qu'on avance vers les montagnes primitives, les montagnes secondaires que l'on rencontre deviennent toujours de plus en plus inclinées, de plus en plus irrégulières.

Des lits de grès, où l'on ne trouve point de cailloux roulés, quoique le côteau duquel ils font partie soit couvert de pierres alpines, prouvent au naturaliste que le sable, dépôt de la mer, dont ces grès sont formés, ne fut pas charié par ces courans, dont la violence entraîna dans la vallée du lac tant de fragmens des rochers des Alpes.

On trouve aussi dans un lit de rocher calcaire des coquillages pétrifiés, qui, au lieu d'être remplis de quelque matière analogue à celle du banc de pierre qui les renferme, le sont d'un sable qu'il est

naturel de croire marin, & dont ils étaient pleins sans doute, lorsque les flots les jeta sur le rocher dans le tems de sa formation.

Toutes les chaînes de montagnes connues vont en s'abaissant graduellement vers la plaine. Comblez les vallées : ce ferait une pente insensible qui vous conduirait au sommet des plus hautes cimes des Alpes. La chaîne que nous parcourons, au contraire, se termine brusquement à l'extrémité du lac par des monts hauts, escarpés, irréguliers. Cela fait penser à M. de Saussure que les marches inférieures de ce majestueux amphithéâtre auront été emportées par quelque grand courant.

Quoi qu'il en soit, à cette extrémité du lac, vers le célèbre village de Meillerie, dont le nom est devenu sacré pour les amans, le lac est resserré entre les montagnes qui se rapprochent : ses bords ne sont plus rians & cultivés ; des forêts pendantes, des rocs nus & stériles lui donnent un aspect triste & sauvage.

Jetez les yeux au-delà : vous découvrez une colline entièrement composée de grès, de sable, d'argille, de cailloux roulés. Il s'en trouve de semblables à l'entrée de toutes les grandes vallées des Alpes. Le Jorat, sur le penchant duquel est bâtie Lausanne, est une de ces collines. Expliquons leur formation.

L Trop rapides entre les rochers qui les resser-

raient , les eaux n'y laissaient aucun dépôt. Mais , perdant leur vitesse à mesure qu'un bassin plus large s'ouvrait , elles ont déposé au-delà de ces rochers les débris qu'elles chariaient ; & de leur accumulation s'est formée la colline qu'on voit s'abaisser à mesure qu'elle se prolonge dans la plaine , parce que le courant déposait toujours moins de matériaux , à mesure qu'il s'en déchargeait.

D'autres collines ont une autre origine. Ce ne sont que des monceaux de sable. Peut-être un rocher leur sert de noyau ; & autour de lui se seront amassés les sables que chariait le courant , comme on voit une grande pierre au milieu d'une rivière être le point de réunion de ses dépôts , qui y forment insensiblement une petite isle,

Voilà à peu près tout ce qu'il y a de géologique dans les chapitres que j'analyse. Reste la partie historique , poético-topographique & morale , qui n'est pas la moins considérable.

J'ai vu beaucoup de gens qui voudraient que MM. de Sauffure & de Luc eussent absolument supprimé tout cet accessoire , qui ne fait que distraire désagréablement un lecteur attentif ; qu'ils eussent bien voulu n'être que savans & n'écrire que pour des savans. « Quand j'ai lu ce qu'ils me disent des moeurs des montagnards , me disait un de ces humoristes , croient-ils que je revienne avec grand plaisir à leur physique générale ? Je perds sans cesse le fil de leur

discours : c'est parler à propos rompus. Eh ! que m'importe, à moi, que M. de Sauffure se soit bien amusé à Neuchatel, qu'on lui ait donné une belle musique la nuit sur le lac, qu'il ait eu à se louer de l'accueil que lui a fait son libraire, chez qui il a trouvé bon de loger ? J'ai vraiment bien à faire de tout cela ! Cette maniere de payer son écot me paraît plaisante : pour témoigner de la reconnaissance à ceux qui leur rendent service, ces messieurs enregistrent leurs noms. Vont-ils sonder la profondeur du lac ? Ils me nommeront le pasteur qui les a accompagnés, *homme très - instruit, qui aime la navigation, & qui connaît parfaitement le lac*, Ont-ils donc oublié leur Horace ? *Semper ad eventum : non eras his locus : ambitiosa recidet ornamenta*. Que le naturaliste ne soit, s'il peut, que naturaliste ; qu'il ne fasse ni le poète ni le moraliste ni l'historien. ,,

Cette mauvaise humeur ne m'a pas paru tout-à-fait déraisonnable. Mais vos lecteurs n'en liront pas avec moins de plaisir ce que rapporte M. de Sauffure des pâturages & des bergers du Môle : s'il a fait une faute en en parlant, si c'est un écart, il est facile de le pardonner ; on est très - aisé d'avoir à le pardonner.

Le laitage & le beurre des troupeaux nourris sur la montagne du Môle sont meilleurs que ceux des montagnes voisines ; & M. de Sauffure attribue en grande partie leur faveur distinguée à ce que les trou-

peaux n'y ont pour l'ordinaire d'autre boisson que la rosée du matin.

On voit sur cette montagne un grand nombre de petits chalets, dont les habitans ont chacun leur petit troupeau : image intéressante de la simplicité & de l'égalité primitives,

Quelles demeures que ces humbles chalets ! Le mur qui en forme l'enceinte, est ordinairement de pierres seches ; le rez-de-chauffée est l'habitation commune des hommes & des animaux : une crèche de la hauteur de dix-huit pouces les sépare, & la bergere s'assied sur cette crèche vis-à-vis de son feu entre les têtes de ses vaches, qu'elle caresse de tems en tems dans ses momens de loisir. Agréable tableau, digne du pinceau de Téniers ! Point de cheminée : la fumée sort par les joints des murs & du toit. . . L'homme champêtre n'a besoin que d'un asyle ; c'est à nous qu'il faut des maisons.

La nourriture de ces montagnards est aussi simple que leurs habitations ; ce n'est guere qu'un pain d'avoine sec & grossier, qu'ils trempent dans du lait écrémé pour le ramollir. Cette nourriture n'est pas délicate : mais elle est saine, elle entretient leurs forces, & les met en état de supporter gaiement les fatigues d'une vie laborieuse.

Les hommes restent dans la plaine pour les travaux des foins & des moissons : le soin du ménage est confié aux femmes ; un enfant est chargé de la

garde des troupeaux. La tâche des femmes est la plus pénible. L'eau est à une lieue, & elles vont l'y chercher; elles l'apportent de là sur leur tête. (a) Elles se hasardent sur les pentes rapides au bord des précipices, pour y couper avec la faucille l'herbe que les vaches ne peuvent aller brouter; elles emportent cette herbe dans les chalets, & c'est la nourriture des vaches pendant la nuit. Quelques poignées de foin sont donc bien précieuses!

Vous voyez, monsieur, que la vie de nos bons montagnards Suisses ne ressemble guère aux champêtres loisirs des bergers de l'Arcadie. Un mont sauvage au lieu des bords rians du Pénée; un troupeau de vaches au lieu d'un troupeau d'innocentes brebis: c'est avoir bien dégénéré de l'élégance de la vie pastorale. Mais, au milieu de leurs travaux,

Ils sont contents & gais: quel bien plus précieux
 Pouvons-nous espérer de la bonté des dieux?

Ils réfléchissent aussi; M. de Saussure en cite un exemple qui l'a frappé: je ne sais s'il vous frappera. Avant de se coucher sur un tas d'herbes, un chien tourne un moment sur lui-même; un homme ne le fait pas. Pourquoi cette différence? Un berger du Môle expliqua ce phénomène au naturaliste. Le chien

(a) Un mauvais plaisant a ri de la phrase de l'auteur. « Il faut qu'elles aillent chercher sur leurs têtes toute l'eau dont elle ont besoin. »

hésite sur l'endroit où il posera sa tête , & il tourne : l'homme voit d'abord son chevet , & il ne tourne point. Notre philosophe trouve dans cette réponse un argument contre la liberté d'indifférence. . . L'y trouvez - vous ?

Des coups de vent terribles sont le plus grand fléau des habitans du Môle. Si ces vents surprennent les vaches sur les escarpemens de la montagne , ils les renversent & les roulent dans les précipices , *comme les vents de nos plaines roulent des feuilles sèches.* Mais si la vache prévoit l'ouragan , un instinct admirable la porte à tourner la croupe au vent , & à se cramponner fortement dans la terre : immobile dans cette attitude , la tête baissée & les jambes écartées , elle attend patiemment que l'orage ait passé.

Quelquefois ces coups de vent replient une des pentes du toit des chalets sur la pente opposée , *de même qu'avec le souffle on tourne le feuillet d'un livre.* Ce toit descend pourtant presque jusqu'à terre , & il est chargé de grosses pierres.

Au moindre signe d'orage , femmes , enfans , tout s'inquiète , tout s'empresse ; on sort des chalets , on court aux troupeaux , on va se mettre en danger soi-même pour les retirer des endroits périlleux. Mais aussi voilà les plus grandes peines de ces montagnards ;

Ce sont là tous les maux à craindre ;

Il en est d'autres parmi nous.

M. de Sauffure a éprouvé un de ces ouragans. Il était, heureusement pour lui, rentré dans le chalet; encore croyait-il à tout moment que la violence du vent allait l'emporter. Quand l'orage fut un peu calmé, une inquiétude philosophique le porta, malgré les conseils de ses hôtes, à lever la barre qui fermait la porte du chalet : il voulait juger par lui-même de la force qui restait au vent. L'expérience réussit fort mal. La porte, en s'ouvrant tout-à-coup, jeta le philosophe à la renverse; & les meubles du chalet, enlevés par le vent, furent tous portés au pied du mur qui faisait face à la porte.

L'hospitalière pauvreté de ces bonnes gens réjouit le cœur : ils sortaient volontiers de leur réduit trop étroit, allaient dormir chez leurs voisins, & cédaient leurs lits de foin à notre physicien fatigué de ses courses.

Les riches n'ouvrent plus leurs maisons ni leurs cœurs.

Et cela est naturel. On les dérangerait; on gâterait leurs beaux appartemens; on endommagerait leurs meubles. Vous trouverez la politesse dans les palais; mais ne cherchez l'hospitalité que dans les cabanes; elle ne fait point sa demeure sous des lambris dorés.

Je m'oublie avec les montagnards du Môle, & j'espère, monsieur, que vos lecteurs m'en sauront gré. Occupons-nous de ces hommes de la nature,

de leurs travaux utiles , de leurs mœurs si simples ,
de leur facile bonheur.

Et regum magnæ despiciantur opes !

Parlerai - je ici d'une de leurs fêtes ? Le foin d'une prairie de la montagne y sèche , entassé en meules , jusqu'à l'hiver. Alors la jeunesse du village auquel appartient cette prairie , choisit un beau jour & monte à la montagne au travers des neiges dont elle est couverte. On s'est muni de filets de corde , dans lesquels on renferme ce foin : puis on roule gaiement ces boules du haut de la montagne en - bas. S'amuse-t-on ailleurs à si peu de frais ?

Encore un trait qui caractérise bien les rustiques & honnêtes habitans de nos hautes vallées. Notre voyageur rencontra un jour dans une route solitaire un jeune homme & une jeune fille. Il les aborde ; ils cheminent ensemble ; il apprend d'eux qu'ils s'épouseront en arrivant au village de la jeune fille. Ne connaissant point ce garçon , qui lui avait fait des propositions de mariage , elle était partie seule avec lui pour aller prendre des informations sur son compte , & elle revenait satisfaite. L'un des villages était à deux journées de l'autre . . . Si les informations n'eussent pas satisfait la jeune fille , elle n'aurait pas épousé son amant ; & ce long tête - à - tête n'aurait pas donné la moindre atteinte à sa réputation . . . Heureuse innocence !

D'autres hommes encore habitent ces montagnes : ce sont des moines. Presqu'au sommet de la montagne des Voirons, est un couvent maintenant abandonné, qui fut long-tems le triste séjour de quelques bénédictins, martyrs de la superstition. Que l'active & courageuse charité dédommage les chanoines du Saint-Bernard de ce que leur demeure a de désagréable, on le comprend aisément, & l'humanité bénit cette pieuse institution. Mais qu'en l'honneur de Notre-Dame des Voirons, de malheureux moines passassent au milieu des glaces une vie oisive & dévouée à l'ennui, très-inutilement pour leurs semblables, qu'ils ne voyaient presque jamais dans cet endroit isolé, la raison gémit d'un tel abus. . . Et de là ils voyaient à leurs pieds la riche chartreuse de Ripaille !

Le feu consuma leur prison : une voûte fut épargnée par les flammes, & ils y restèrent encore un ou deux ans . . . qui le croiroit ? . . . Enfin on les a transférés à Anneci.

On trouve encore sur un autre de ces monts sauvages une chartreuse solitaire, environnée d'un bois, où ses paisibles hôtes se promenaient, la première fois que, dans ses excursions, M. de Sauffure vint dans cette retraite. Sa vue inspira la terreur aux bons religieux. Il avait un fusil : deux domestiques qui le suivaient en avaient aussi : des chasseurs qui lui servaient de guides en avaient aussi. . . A l'aspect de

cette troupe armée, les pauvres chartreux se crurent perdus sans ressource. Le naturaliste Genevois avait beau les rassurer ; ils ne l'écoutaient pas. . . Quoi, par simple curiosité gravir sur ces montagnes ingrates ! tout cet appareil meurtrier pour tuer de petits oiseaux ! Pour qui les prenait-on ? Ils voyaient bien qu'on se moquait d'eux. . . Mais la résistance était vaine : qu'auraient-ils fait ? Ils offrirent des rafraîchissemens ; on les accepta ; & à la fin, après avoir vu les instrumens de physique du chef de la troupe, ils furent désabusés. Ainsi commença la connaissance. Depuis lors M. de Saussure y a toujours été bien reçu.

Je vous laisse au pied du Jura. Cette montagne n'est, pour notre savant voyageur, que *comme une longue muraille bleuâtre*, qui termine l'horizon, à l'aspect de laquelle il regrette, en vrai géologue, *la variété & les belles gradations du magnifique amphithéâtre des Alpes.*

Il veut même que le Jura ne soit qu'une dépendance des Alpes, parce qu'il s'abaisse de plus en plus à mesure qu'il s'en éloigne ; au lieu que les montagnes *indépendantes* ont leur point le plus élevé vers le centre, & jamais aux extrémités de la chaîne. Ainsi le Jura, nonobstant son étendue, paraît dépendre des Alpes, jusqu'auxquelles j'espère que vous nous conduirez dans votre premier extrait.

Il vous est d'autant moins permis de négliger cette tâche, que M. de Saussure a parlé fort avantageusement

geusement de votre petite ville de Neuchatel, où il y a, dit-il, très-bonne compagnie & beaucoup de gens de lettres... Très-bonne compagnie, soit ; mais beaucoup de gens de lettres ! Où donc M. de Sauffure les a-t-il trouvés ?

Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait nommer...

L'ingénieur auteur du *Voyage historique & littéraire dans la Suisse Occidentale*, qui a passé plus de deux jours à Neuchatel, dit au contraire : « Il n'est guere question aujourd'hui de sciences à Neuchatel ; on songe à gagner de l'argent, ou à le dépenser. . . », Lequel croirons-nous des deux voyageurs ? J'en suis très-fâché : mais vous savez mieux que moi que c'est le dernier qui a raison.

A propos de ce voyage, ne nous en parlerez-vous plus ? Après un premier extrait, vous l'avez laissé là, & précisément à l'entrée de la principauté de Neuchatel : on dirait que vous craignez de parler de votre patrie. Cela ferait bien peu fuiffe.

Quelqu'un qui vous a écrit en septembre une lettre sur les spectacles, a trouvé bon de la figner I. K. L. Trouvez bon que je me range à sa suite, & que je signe celle-ci

M. N. O. P. Q.



Novembre 1781.

B

Théâtre de société par l'Auteur du Théâtre à l'usage des jeunes personnes. Neuchatel, Société Typographique, 1781. (Second Extrait.)

Zélie ou l'Ingénue, comédie.

COMBIEN la nature conserve toujours de droits sur notre cœur ! . . . Ils sont imprescriptibles, ces droits. Tout ce qui se rapproche d'elle est assuré de nous plaire. Auteurs qui voulez nous intéresser ! cette source vaut mieux que la fontaine fabuleuse de Castalie. Qui fait le charme d'Alzire, comme de Robinson ? . . . Je vous indique le talisman auquel une foule d'ouvrages en tout genre ont dû leur réussite : il n'est question que de savoir s'en servir. Nous allons voir dans l'*Ingénue* que Mad. la C. de G. a ce talent. Cette pièce est charmante : le caractère principal en est si aimable, qu'il couvrirait lui seul une multitude de défauts. On désirerait seulement que l'intrigue fût un peu moins compliquée. Elle l'est beaucoup. On le verra par l'exposition de l'*avant-scène*, de ce qui s'est passé avant que la pièce commence, & qu'il faut savoir pour être au fait.

Dorival, père de Zélie, forcé de s'expatrier par les suites d'une malheureuse affaire, confia sa fille, alors en bas âge, au marquis de Sainville son ami.

L'éducation de cette jeune fille a été tout-à-fait singulière. Depuis douze ans entiers (& elle n'en a que dix-sept), le marquis seul s'en est chargé : elle n'a même vu que lui & une gouvernante. Voici comment il s'y est pris.

Il a en Normandie un château isolé. Dans ce château est un appartement séparé , dont il a seul la clef, & qui n'a d'issue ni de vue que sur un parc entouré de murs d'une hauteur prodigieuse. C'est là que Zélie a vécu avec sa bonne.

Dans un cabinet de cet appartement est un tour immense , où chaque jour l'intendant du marquis va prendre un papier qui renferme les ordres de Zélie : le même tour sert à faire parvenir dans sa chambre, sans que jamais elle paraisse , tout ce qu'elle a désiré.

Elle n'a lu de livres qu'écrits de la main du marquis ; il a extrait & copié lui-même des meilleurs ouvrages d'histoire & de morale tout ce qu'il a jugé qu'elle devait en lire : mais il en a retranché tout ce qui avait quelque rapport à l'amour , dont il a voulu qu'elle ignorât jusqu'au nom. Elle ne connaît pas non plus le monde , la société , ses usages & ses bien-séances ; mais elle dessine , elle fait la musique . . . agréable composé de connaissances , de talens & d'ingénuité : également intéressante , & par tout ce qu'elle fait , & par tout ce qu'elle ignore.

Ce caractère est original ; cette situation unique :

B ij

rien ne pouvait être plus heureusement imaginé :

Uniquement occupé de ces soins, Sainville a négligé de s'avancer ; il n'a rien fait pour s'établir ; il a paru dégoûté du monde. D'abord ses absences de la capitale , courtes & peu fréquentes , étaient à peine remarquées : ce n'est que depuis cinq ans qu'elles commencent à attirer l'attention : depuis deux ans sur - tout , sa famille s'en inquiète fort : depuis six mois enfin , on a découvert l'existence de Zélie ; on connaît le lieu de sa demeure : mais on ne fait ni qui elle est , ni quels peuvent être les sentimens de Sainville pour elle. Est-elle sa fille , ou sa maîtresse ? ou l'aurait-il épousée en secret ?

Personne ne desire plus ardemment de pénétrer ce mystère qu'Ariste , oncle du marquis. Ce n'est pas simple curiosité , c'est inquiétude. Il craint que son neveu , le seul rejeton de l'espoir de sa famille , ne sorte de la route qui conduit aux honneurs par un mariage de fantaisie , & ne renonce à tout pour suivre l'amour.

Cependant le chevalier de Villers , jeune homme rempli d'étourderie & de fatuité , est devenu amoureux de Zélie , sur son portrait , fait par Sainville , qu'il a vu entre les mains d'un peintre , auquel le marquis l'avait confié pour en faire une copie. Frappé de sa beauté , piqué d'ailleurs par la singularité de l'aventure , le voilà qui oublie Clarice , parente de Sainville , qu'il était sur le point d'épouser , & pour

laquelle il commençait (par - là même sans doute) à se refroidir. Il part en hâte de Paris , arrive en Normandie , parvient , à force d'attirail & de peine , à se guinder au haut du mur , presque inaccessible , qui forme l'enceinte du parc , voit Zélie , lui parle le jargon de l'amour , où elle n'entend rien , lui jette un billet qu'elle ramasse , parce qu'il l'en conjure , & ne doute pas qu'il n'en soit aimé.

Averti de l'arrivée de Sainville , il s'est avisé d'un expédient pour qu'on crût que le hasard seul l'avait conduit là. Il a brisé à quelque distance du château la roue de sa chaise , & feignant d'être contraint de s'arrêter par cet accident imprévu , il est venu chez le marquis , qui est fort surpris de l'y trouver quand il arrive.

Et quels sont les sentimens & les projets du marquis ? Il n'aimait d'abord Zélie que comme un pere aime sa fille ; insensiblement cet attachement a changé de nature , & il est devenu passionnément amoureux de son aimable & charmante élève. S'il pouvait croire qu'elle répondît à sa passion , il ne balancerait pas à l'épouser. Mais comment peut - il en être sûr ? Elle ne connaît que lui. L'attachement qu'elle a pour lui , est - ce reconnaissance ? est - ce amour ? Pour le savoir , il va la mettre en liberté , la rendre maîtresse de son sort ; elle passera encore trois mois dans sa terre , & il amene avec lui Clarice , qu'il a choisie pour lui donner pendant ce tems - là quelque idée des

vaines bienféances qu'elle ignore. Il a pris auffi avec lui fon oncle Arifte , qu'il veut instruire de tout & mettre dans fa confiance.

Il n'est pas furprenant que le premier acte de la piece fuffife à peine à l'exposition de cette intrigue ; & il faut convenir que cette exposition s'y fait avec tant d'art & de netteté , qu'on ne s'apperçoit presque pas de fa longueur & de fa complication : l'intérêt répare , peut-être même avantageusement , le défaut de simplicité. Le chevalier commence gaiement le développement , en racontant le peu qu'il en fait à son valet qui se moque un peu de lui ; on s'instruit davantage par un entretien d'Arifte avec l'intendant du château ; on acheve de se mettre au fait par l'entiere confiance que le marquis fait à son oncle. Cette variété , cette gradation fi bien ménagée , entretient & augmente la curiosité. Il me semble que c'est un modele d'exposition.

Zélie fi bien annoncée , est impatientement attendue. Elle ouvre le second acte avec le marquis. Son vêtement blanc , *symbole de candeur* , est attaché avec une ceinture de couleur ; & ses beaux cheveux , à moitié flottans , font renoués avec un ruban assorti à la couleur de sa ceinture.

Elle entre sur la scene en pleurant : ses larmes la rendent plus intéressante encore. Elle regrette l'heureuse retraite que Sainville veut lui faire quitter , où elle ne vivait que pour lui. « *Il faudra* , lui dit-elle

avec la plus aimable ingénuité, *il faudra m'occuper d'autre chose que de vous !* » Toute cette scène est charmante : je voudrais la copier d'un bout à l'autre. Il faut du moins en citer quelques traits.

« Le MARQUIS. Je ne suis point changé ; je serai toujours votre ami, votre père. . .

ZELIE. Et vous êtes le seul objet que j'aime, le seul que je puisse jamais aimer. . .

Le MARQ. Ne le promettez pas ! Peut-être un autre plus aimable. . .

ZEL. N'achevez pas ! Je ne puis soutenir de vous voir une idée si cruelle. . . Vous alliez dans le monde, & je me croyais aimée par vous de préférence à l'univers entier. Quand j'y serai, pourquoi n'auriez-vous pas la même certitude ? . . . »

Que c'est bien là le langage enchanteur de la nature ! Et plus bas, quand le marquis l'avertit que dans le monde la bienfiance exigera qu'elle ne l'appelle plus du doux nom de son ami, que sa surprise est naïve & touchante ! . . .

« Comment, je vous appellerai comme un étranger ! . . . Mais *mon ami* c'est votre nom pour moi . . . & on m'en ferait un crime ?

Le MARQ. Tel est l'usage : s'y soustraire ferait un ridicule, & c'est ce que le monde pardonne le moins.

ZEL. Que vous me le faites haïr ! . . . Eh ! qu'im-

porte le ridicule ? Je ne crains que le blâme fait pour le vice ; & . . .

Le MARQ. Vous m'avez promis de me croire.

ZEL. Je m'en tais ; mais je ne vous comprends pas. »

Zélie a attaché si peu d'importance à l'apparition du chevalier , à ses discours , à son billet , qu'elle n'en a rien écrit au marquis. Elle se met à lui en parler , comme d'une chose singulière , mais indifférente. Elle a d'abord été un peu effrayée en voyant un homme sur le mur : ensuite elle s'est rassurée , & , en l'envisageant , elle a trouvé sa figure assez agréable : sa physionomie lui aurait plu , sans un certain air d'égarément & de folie , dont sa manière de s'exprimer se ressentait aussi. Quant au billet , qu'elle a lu sans y rien comprendre , elle en demande l'explication à Sainville. Il y est parlé de *l'amour* . . . « Que peut signifier là *l'amour* ? On dit bien *l'amour de la vertu* , *l'amour de ses devoirs* ; mais *l'amour* tout seul , cela n'a point de sens . . . Et puis , *le tyran jaloux qui vous obsède* , de qui veut-il parler ?

Le MARQ. C'est de moi.

ZEL. *en riant*. De vous ? Ah ! je ne l'aurais jamais deviné . . . Mais vous savez peut-être aussi ce que c'est qu'un *amant* ? Il dit , *l'amant le plus passionné* . . . Tenez , lisez ; je ne connais pas ce mot - là . . . Vous riez ? . . . Ah ! vous êtes en défaut ; convenez que vous n'en savez rien.

Le MARQ. En vérité , je ne puis me charger d'être son interprète.

Sainville n'est pourtant pas sans inquiétude. Il ne fait que soupçonner que le jeune homme est le chevalier de Villers, & il craint que Zélie n'en soit amoureuse. A son égard, il ne lui trouve que de la reconnaissance.

Il semble qu'on ne peut s'empêcher de lui favoir quelque mauvais gré de ce manque de pénétration. Aucun lecteur n'est en doute avec lui. . . Et il lui ferait si facile de lire dans le cœur ouvert de l'ingénue Zélie ! Elle lui a dit : « de tous vos bienfaits, le plus cher à mon cœur, c'est ce sentiment impossible à peindre, que vous m'inspirez. Non ! je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de sa vivacité ; vous ne m'avez point appris de nom, d'expression, qui puisse rendre ce que j'éprouve. . . » Quand elle aurait nommé l'amour, elle aurait parlé moins clairement : comment s'y méprendre ? Ne faut-il pas un aveuglement bien opiniâtre pour ne voir là que de la reconnaissance ?

C'est donc peut-être un défaut ; mais, si c'en est un, il tient tellement au fond de la pièce qu'elle ne saurait exister sans lui.

Enfin le marquis dit à Zélie : « il faut songer à vous aller habiller. . . Quoi ! répond-elle, ne le suis-je pas ? »

Le MARQ. Cet habit simple & commode, malgré la grace qu'il reçoit de vous, ferait ridicule dans le monde.

ZEL. Il faut aussi le changer? . . . Le monde est donc bien minutieux! . . . Dans quels petits détails il faut entrer pour éviter ce que vous appelez un ridicule!»

Clarice voit Zélie; elle en est enchantée, & elle vient le dire à Sainville. Je ne rapporterai de cette scène que le trait suivant. . . « CLARICE. J'ai présidé moi-même à sa toilette, pour laquelle son goût ne m'a pas encore paru développé; & c'est un point de son éducation que vous avez infiniment négligé.

Le MARQ. En effet, j'ai ce reproche à me faire.

CLAR. Ne badinez pas, c'est un tort. . . » Clarice a peut-être raison. L'auteur des *Contemporaines*, qui parle sans cesse de l'importance d'une *mise* élégante, ne balancerait pas à être de son avis.

Suit une scène bien faite d'éclaircissement, ou, si vous voulez, d'embarras, entre Clarice & le chevalier. Comme elle n'a rien d'original, je passe au troisième acte. . . Mais observez combien le second, tout intéressant qu'il est, a peu avancé l'action: il ne fait presque encore qu'achever l'exposition du sujet.

Le rôle charmant de Zélie embellit presque toutes les scènes du troisième acte des grâces touchantes de l'ingénuité. Attachons-nous à suivre les heureux développemens de ce caractère.

Elle a revu le chevalier, en qui elle ne voit toujours qu'un extravagant, dont la folie l'effraie; elle

ne conçoit pas qu'avec un pareil dérangement d'esprit on le laisse livré à lui-même, & qu'il soit reçu dans la société : elle plaint fort ce pauvre jeune homme, dont la raison est ainsi aliénée... Et, lorsque le marquis lui recommande de garder le secret sur cette aventure : « j'entends, lui répond-elle, vous craignez que cette histoire ne lui fasse tort, & que... »

Le MARQ. Sans doute... Me le promettez-vous ?

ZEL. Vous y pouvez compter. Moi-même je ferais fâchée de lui nuire, en vérité.

Ce ton d'intérêt persuade à Sainville que Zélie aime le chevalier sans qu'elle s'en doute, & que ce qu'elle prend pour de la frayeur quand elle le voit, n'est que le trouble de l'amour. Clarice paraît, & il se retire, malgré les instances de Zélie, qui voudrait ou le retenir ou le suivre.

Elle est triste. Clarice lui en demande la cause. Elle ne se fait presser un instant que parce qu'on lui a fait une loi du silence. Elle le rompt volontiers : car elle ne sent rien qu'elle ait honte de sentir, rien qu'elle veuille cacher... « Mon sort est changé, dit-elle, & je ne pouvais qu'y perdre.

CLAR. On vous a rendu la liberté, le plus précieux de tous les biens.

ZEL. La liberté !... Je fais qu'on la chérit, qu'on la vante : mais je n'en connais pas le prix.

CLAR. Que pouvez-vous regretter ?

ZEL. Le bonheur inexprimable de voir à toute heure & sans contrainte le seul objet que j'aime. . . Oui, madame ! j'ai perdu cette félicité si douce, & rien ne peut m'en dédommager.

CLAR. Mais comment supportiez-vous son absence ? Seule, sans distractions, la douleur & l'ennui devaient vous consumer.

ZEL. Ah, madame ! toute distraction m'eût été odieuse : je chérissais la solitude avec lui, & sans lui elle seule me convenait ; son souvenir, ses lettres (a) & les talens qu'il m'a donnés, en occupant mes loisirs, en me rappelant ses soins & ses bienfaits, m'arrachaient à l'ennui. ,,

Clarice lui parle du plaisir flatteur d'être admirée. Sa réponse est d'une naïveté attendrissante. . . « Eh ! n'ai-je pas joui de ce bonheur si doux de plaire à ce qu'on aime ? »

CLAR. Tout autre éloge vous est donc indifférent ?

ZEL. Cette question m'étonne ! (b)

(a) J'ai retranché, *me préservaient du désespoir*. Il m'a paru que l'*Ingénue* ne devait pas s'exprimer ainsi.

(b) Elle ajoute : *Existerait-il une personne assez bizarre pour rechercher ce qui ne la touche point ? Vouloir plaire n'est-ce pas aimer ? Et sans un cœur sensible, à quoi servirait ce frivole avantage ? . . .* Cette petite dissertation métaphysique m'a paru un peu froide, & sur-tout très-déplacée dans la bouche de l'*Ingénue*. . . Il faut bien ne savoir que reprendre dans une pièce, n'est-ce pas ? pour y relever de semblables minuties !

Le chevalier survient , & Clarice le laisse seul avec Zélie , dont la frayeur lui paraît plaisante.

Voici encore une scène à transcrire. Elle est comique , & la situation en est tout-à-fait neuve.

« Ma bonne ne vient point , dit Zélie inquiète de se trouver seule avec un extravagant.

Le CHEV. Que craignez - vous ? Hélas ! si je vous déplais , ordonnez : je vais m'éloigner.

ZEL. *à part.* Il est doux dans sa folie. (*Haut.*)
Que me voulez - vous ?

Le CHEV. Je ne veux que vous voir , qu'être souffert par vous. . . Ah ! du moins , je ne mérite pas votre haine.

ZEL. Mais je ne vous hais point.

Le CHEV. Eh bien ! voilà tout ce que je désire. . .
Et me permettrez - vous de vous aimer uniquement ?

ZEL. *en souriant.* Vous m'aimez uniquement ?

Le CHEV. Vous riez ?

ZEL. Mais en effet. . . l'assurance est assez comique.

Le CHEV. Cruelle ! vous en doutez ?

ZEL. Eh , mon Dieu ! ne vous fâchez pas.

Le CHEV. Et cette flamme si pure ne vous touchera - t - elle jamais ?

ZEL. *à part.* Une flamme si pure ! . . . Voici du nouveau. . . Mais où prend - il tout ce cela ?

Le CHEV. Vous gardez le silence ? . . . Ingrate Zélie ! voulez - vous me désespérer ?

ZEL. *à part.* Ingrate ! (*a*) cruelle ! Il me dit des injures à présent : il va devenir furieux . . . Si je pouvais m'échapper !

Le CHEV. Vous vous troublez ! Ah , quelle serait ma félicité , si j'osais interpréter cette émotion en ma faveur ! . . . Interprétez - la comme il vous plaira , répond Zélie tremblante , je ne demande pas mieux . »

Le chevalier transporté se jette à ses pieds. Elle le conjure en vain de se relever . . . « Où puis - je , dit-il , être mieux qu'à vos pieds ?

ZEL. *à part.* Il est dans le fort de son accès . . . & ma bonne ne vient point. (*Haut.*) Calmez - vous , je vous en prie . »

Il lui demande de ne pas l'éviter. Zélie le promet ; il est enchanté. « Je suis charmé , lui dit - elle , que vous soyez content . . . » Il la conjure encore de ne rien dire de ce qui s'est passé entr'eux , & elle y consent. « Ah ! vous pouvez compter sur le secret. (*A part.*) Le pauvre homme ! il faut qu'il sente sa folie ; cela fait pitié . »

Madame la C. de G. a eu là une imagination bien heureuse & bien naturelle , dont elle a su tirer tout le parti possible. Quoi de plus ressemblant à la folie qu'un amour tel que celui du chevalier ? On comprend que Zélie a dû s'y méprendre ; on comprend aussi

(*a*) Observez qu'avant la fin de la pièce , Zélie traite elle - même Sainville d'*ingrat* . . . En quelques heures elle fait donc bien des progrès !

que le chevalier, qui bien loin de *sentir sa folie*, est présomptueux & fat, ne doit pas douter qu'il ne soit aimé.

L'arrivée, si désirée, de la bonne délivre enfin Zélie d'un entretien qui lui pèse; & l'acte finit.

Clarice a fait d'inutiles efforts pour désabuser le marquis : il persiste dans ses soupçons. Ariste, de son côté, qui, alarmé de la passion de son neveu, cherche à la détruire en ne lui laissant aucune espérance, vient annoncer d'un air triomphant au pauvre Sainville que certainement Zélie est amoureuse du chevalier de Villers. Voici sa preuve.

Il a vu dans le parterre le chevalier à genoux, demandant que Zélie avouât qu'elle l'aimait; comme elle hésitait, il a tiré son épée, elle s'est évanouie, & n'est revenue à elle que pour lui dire avec un transport inexprimable, *ah, vivez, vivez!*

Voilà Sainville au désespoir. Il se plaint de l'*ingrate*, puis il se reproche ces plaintes. A trente-huit ans, devait-il prétendre à l'amour d'une jeune personne de dix-sept ans? Enfin, son parti est pris: il renoncera à tout; il assurera toute sa fortune à Zélie; & pour lui seul, dans cette retraite, il y passera le reste de sa vie à pleurer ses amours. . . « Une ame commune triomphe de sa faiblesse par sa faiblesse même, elle oublie sans peine & sans combat; mais une ame forte & passionnée la conserve jusqu'au tombeau. »

A cela Ariste répond très-bien : « Ainsi donc les passions ne seraient dangereuses que pour les âmes susceptibles de courage & de vertu ? »

Qui des deux a raison ? . . . Cette question si souvent débattue pour & contre , vaudrait bien la peine d'être une fois examinée à fond . . . Rien de plus désagréable à mon gré que ces espèces de maximes morales , auxquelles on fait à l'avance comment on va répondre : *tournez la page , & vous aurez la réponse*. Il ne s'agirait que de bien s'expliquer . . . Mais revenons.

Le marquis sort donc , plein d'une tristesse qui produit , ce me semble , très-peu d'effet , parce que le spectateur ou le lecteur ne saurait la trouver assez fondée ; on le plaint moins qu'on ne le désapprouve . . . Ariste reste , assez peu content du succès de son zèle paternel . . . Zélie survient. Elle cherche Sainville. Ariste l'arrête. Il lui parle du chevalier & de son amour.

ZEL. Oui , *l'amour* ; voilà ce qu'il répète dans ses accès . . . Et c'est donc le nom de sa folie ?

ARISTE. Comment , lui-même ne vous l'a pas expliqué ?

ZEL. Oh ! je n'ai garde de lui faire des questions. Je crains trop de l'irriter en le contrariant.

ARISTE *à part*. En voici bien d'une autre ! . . . En vérité , je crois rêver.

ZEL. Vous paraissez surpris.

ARISTE.

ARISTE. Je dois l'être en effet. Mais je vais rendre votre étonnement égal au mien.

ZÉLIE. Comment ?

ARISTE. En vous apprenant que ce que vous appelez folie dans le chevalier de Villers n'en est point une. (a)

ZÉL. Cela n'est pas possible.

Pour lui prouver le contraire, Ariste se met en devoir de lui expliquer ce que c'est que l'amour. C'est un sentiment mêlé de peines & de charmes, plus fort que l'amitié, plus vif & plus tendre que la reconnaissance, quelquefois bizarre dans son choix, toujours fondé sur une aveugle sympathie ; souvent il naît à la première vue, & cette passion violente & dangereuse ne fut jamais l'ouvrage de l'estime & de la raison.

Zélie croyoit d'abord comprendre : elle concevoit fort bien un sentiment plus vif & plus tendre que tous les autres, auquel on avoit donné un nom particulier. Mais cette sympathie aveugle, ouvrage d'un moment, cette bizarrerie de choix, elle ne s'en faisoit aucune idée . . . & je le crois.

Par quelle fatalité des gens sensés ont-ils pu adopter cette définition de l'amour ? Que de mal elle a fait ! . . . & elle n'est conforme, ni à la nature ni à la vérité.

(a) Ariste se trompe fort, & cet amour-là est sûrement une folie.

Novembre 1781.

C

L'amour est comme nos autres passions : il se modifie selon les différens caractères. Dans un étourdi , il s'allume en un instant ; dans un homme plus sérieux , il en est autrement.

Crescit occulto , velut arbor , ævo.

Dans une ame légère , il naît presque sans cause : dans un libertin , il ne connaît point de frein : dans un cœur honnête , il ne s'insinuera jamais que sous les apparences de la vertu . . . à moins qu'on ne se soit aviné de poser pour principe que l'amour est de sa nature une passion aveugle & défordonnée : principe dont il plaît aux moralistes d'abuser pour calomnier l'amour , & qui paraît commode à bien des gens pour excuser des égaremens dont je justifierais , ce me semble , très-bien l'amour , & où il a souvent aussi peu de part , comme le disoit la Rochefoucault , que le doge dans ce qui se passe à Venise. On dirait que ce sont les gens les plus étourdis & les plus déréglés , à qui on a laissé le soin de définir l'amour à leur fantaisie ; & qu'ensuite les gens raisonnables & vertueux ont inconsidérément adinis cette dangereuse définition. Je réclame contr'elle. L'amour est une excellente passion : mais le vase infecte souvent la liqueur qu'on y verse.

Sincerum est nisi vas , quodcunque infundis acescit.

J'avais pensé autrefois , à propos de tout cela , à

faire un petit *Traité de la métaphysique & de la morale de l'amour*, aussi à l'usage des jeunes personnes. . .

Qu'en pensez-vous, lecteur ? Sur cet échantillon, croyez-vous que le public eût goûté l'ouvrage ? & les femmes auraient-elles été pour moi ? . . . J'ai vu que mon siècle n'était pas mûr pour mon livre, & . . .

Et Zélie ? . . . Ah, oui, Zélie ! j'y reviens. Vous voyez qu'elle aurait été de mon avis : car, comme je vous le disais, elle n'entend rien à la définition d'Ariste.

Tout bien approfondi, elle lui déclare qu'elle n'aime point le chevalier ; & elle est charmée d'avoir appris le nom du sentiment qui l'attache à Sainville.

Ariste est bien loin de son compte : il voudrait persuader à Zélie qu'elle doit renoncer à son amour. Pour qu'il devint légitime, il faudrait que Sainville l'épousât.

ZEL. Il est libre, je le suis. . .

ARISTE. Mais doit-il disposer de son sort sans mon aveu ?

ZEL. Eh ! s'il m'aime, s'il trouve son bonheur à me choisir, à me préférer, ne devez-vous pas ? . . . »

Devoir ! Les oncles & les pères trouveront sans doute que l'expression est un peu forte. Elle est vraie pourtant.

Ariste représente à Zélie qu'on l'accusera d'être guidée par un vil intérêt, si elle épouse Sainville ; il lui fait entendre que Sainville pourra le soupçonner

lui-même, & veut lui faire une vertu de renoncer à son amant par ce motif.

Une de nos amoureuses de société n'aurait pas un mot à repliquer à cela ; mais une ame naturelle n'est pas faite pour se rendre à de semblables raisonnemens ; elle est digne de les mépriser.

Zélia a peine à contenir son indignation... « Eh ! qu'importe , s'écrie - t - elle , la fortune au bonheur ? » Elle connoît trop son amant pour croire qu'il puisse la soupçonner : que les autres pensent d'elle tout ce qu'ils voudront , leur jugement lui est indifférent.

« J'accepterai , ajoute - t - elle , j'accepterai avec transport tous les sacrifices qu'il daignera me faire : ma gloire est dans le bonheur de ce que j'aime ; je n'en connais point d'autre... » Malheureuse délicatesse des ames étroites ! que tu es petite auprès de ce généreux acquiescement aux bienfaits , aux sacrifices de ce qu'on aime !

Ariste s'en va un peu en colere de n'avoir pu faire *entendre raison* à Zélia. (On parvient rarement à faire *entendre raison* aux ames naturelles.) Elle courait à Sainville. Un vieux soldat la retarde encore , & la supplie de lui accorder dans deux heures un entretien secret : il a des peines qu'il ne peut , dit - il , confier qu'à elle seule. Zélia lui accorde tout ce qu'il demande , & prend la résolution de ne rien dire de cette entrevue , pas même à Sainville : elle ne se croit pas en droit de disposer d'un secret qui n'est pas le sien...

Cela est bien subtil pour l'*Ingénue*. . . Et au contraire , n'est - elle point un peu trop confiante à l'égard de l'inconnu ?

Je vous dirai confidemment , ami lecteur ! ce que déjà peut - être votre pénétration vous a fait deviner. Cet inconnu est Dorival. Son dessein est d'éprouver sa fille. L'épreuve consiste à savoir si , en se faisant connaître à elle , il pourra l'engager à partir tout de suite avec lui , sans même avertir Sainville. Il tente cette épreuve dans le dernier acte , & elle réussit.

Sur cela j'ai plusieurs réflexions critiques à proposer au lecteur,

On ne voit pas trop le but de Dorival dans cette tentative : ce n'est guere qu'une fantaisie de sa part.

Cette épreuve ne sert point au développement du caractère de l'*Ingénue*.

Bien loin de là : car une telle situation est trop difficile , trop embarrassante , trop violente , pour un semblable caractère : il n'y tient pas ; ainsi mise à la gêne , ce ne saurait plus être l'*Ingénue*. Que diriez-vous d'un peintre qui s'aviserait de représenter les graces à la torture ? . . . Il y a des rapports à étudier entre les caractères & les situations.

Est-il bien naturel , après cela , que l'épreuve réussisse ? Assurément Dorival n'avait pas le moindre droit de s'y attendre ; & quand Zélie lui dit *oui* , il doit en être étonné.

Est-il même si merveilleusement bien que l'épreuve

réussisse ? . . . Je me mets à la place de Sainville , & j'avoue que j'aurais cru avoir un peu à me plaindre de Zélie.

Par toutes ces raisons , l'épreuve produit un effet désagréable ; & malgré ce que l'on trouve d'attachant dans les détails , malgré l'émotion qu'elle occasionne , la faute n'est point réparée , ni le lecteur satisfait.

Vous voyez , lecteur ! que je n'aime pas tout-à-fait autant le cinquième acte que les quatre autres.

Il commence par une longue scène entre le marquis & Zélie , qui a quelque rapport avec la belle & fameuse scène du grand Corneille : *Prends un siège , Cinna ! . . .* Mais il y a une différence ; Auguste a raison , & Sainville a tort. Dès lors , tout ce qu'il dit manque son effet , parce qu'on fait bien qu'il se trompe.

Les deux amans finissent par s'entendre , & le mariage est résolu.

C'est dans ce moment que Dorival revient. Après un très-long entretien , il laisse sa fille déterminée à fuir avec lui dans une heure.

Dans son agitation , elle rencontre Clarice , qui lui conte avec complaisance les préparatifs de la noce. Sainville , au comble de ses vœux , s'en occupe. « Enivré , transpotté , il ne voit , n'entend rien , & ne pense qu'à vous. Déjà le notaire est mandé ; déjà l'église est parée pour vous recevoir & vous unir l'un à l'autre pour jamais. Tout le château retentit de cette heureuse nouvelle , les portes sont ouvertes ; on entre

en tumulte ; on répète , on célèbre le nom de Zélie ; on crie , on s'embrasse ; & la joie de Sainville a passé dans tous les cœurs . . . » Il y a bien de l'art dans ce petit détail. Je l'ai admiré.

Ariste lui-même s'est enfin laissé fléchir ; il vient annoncer à Zélie que c'est lui qui veut la conduire à l'autel , que son peveu la recevra de sa main. Tout conspire donc à son bonheur : chacun est d'accord , tout est prêt , son amant va arriver . . . quand , fidèle à sa promesse , elle s'échappe.

On apprend bientôt qu'elle a disparu : Sainville en fureur s'en prend au chevalier ; ils allaient se battre *en gens de cœur* sans s'expliquer , lorsque des cris de joie annoncent le retour de Zélie.

Dorival , content du succès de son épreuve , la ramène & la donne à Sainville. Il s'est immensément enrichi ; sa malheureuse affaire est terminée : en sorte que Zélie est devenue *un très-bon parti*. L'heureux Sainville retrouve à la fois sa maîtresse & son ami.

Le chevalier est un peu confus : il ne se déconcerte pourtant pas , & , soutenant jusqu'au bout son caractère , il fait à *mauvais jeu bonne mine*. Clarice ne peut se résoudre à lui pardonner si-tôt , & ne lui donne que des espérances éloignées. . . Mais je pense , lecteur ! que vous ne vous embarrassez guère du chevalier.

Tout l'intérêt de la pièce est réuni sur Zélie ; elle seule en fait le charme : c'est elle qui , paraissant tour-

à-tour avec tous les acteurs, avec le marquis, avec Clarice, avec le chevalier, avec Ariste, met en jeu tous les personnages, fait ressortir tous les caractères. On voudrait que l'auteur eût trouvé quelque moyen de la faire rester toujours sur le théâtre : toute scène dont elle n'est pas, paraît languissante.

Nonobstant tous les petits défauts que j'ai relevés, combien j'aime *l'Ingénue* ! . . . Mad. la C. de G. a fait *la Curieuse, les Dangers du monde & l'Ingénue* ! Oublions *Agar & les Annales de la vertu*. Dans la balance de l'équité, un bon ouvrage pèse plus que dix mauvais.

Je n'ai presque parlé de cette pièce qu'en littérateur & je ne finirais point, si j'allais encore l'envisager en moraliste. . . O nature ! je suis tenté de terminer cet extrait par un hymne à ton honneur. Combien les passions que tu nous as données, étaient douces & propres à nous rendre heureux ! Tout le mal qu'elles font ne vient que de ce qu'elles se dénaturent par les préjugés & les entraves de la société. Pour l'apprécier cette société, elle, & ses usages si souvent bizarres, & ses minutieuses bienséances ; pour apprécier ces petits furets de ridicules, qui attachent tant d'importance à leurs découvertes ; pour juger sainement & de la raison des Aristes & de la gentillesse des chevaliers. . . il ne faut que contempler la scène du monde à l'éclat de la pure lumière. . . Oui, il y a dans *l'Ingénue*, pour qui fait l'y voir, une

excellente morale ; & la voici : « Pour être heureux , pour être sage , rapprochons - nous de la nature. »

J'ai été long sans scrupule : il m'a paru que cet article (ce qui arrive bien rarement) avait de quoi plaire à la fois aux gens instruits & à ceux qui ne le font pas. Ces derniers voudraient de petites histoires , des romans intéressans ; & c'en est un que cette comédie. Les autres , si je ne me trompe , seront bien aises de trouver de tems en tems un compte rendu exact , une analyse détaillée & raisonnée , un examen approfondi d'un ouvrage qui en vaudra la peine : car rien n'exerce mieux le jugement & ne forme mieux le goût. J'espère donc que ni les uns ni les autres ne se plaindront de ma longueur. C.



Histoire des découvertes , &c. (Second Extrait.)

DES bords de la mer Caspienne , où nous avons laissé M. Gmelin , le rédacteur nous ramene à Samara ; & nous allons parcourir avec M. Pallas le pays habité par les Cosaques. Cette traversée nous offrira assez peu d'objets intéressans & nouveaux.

Toujours un pays à demi cultivé ; toujours du sel à foison , mines de sel gemme , lacs salés qu'on écroute , (car les Cosaques ont la liberté de se pourvoir eux-mêmes de ce sel que leur offrent à l'envi

la terre & les eaux : il n'y a encore ni ferme ni gabelle) toujours un peuple à peine civilisé, presque point agriculteur, vivant de sa chasse & sur-tout de sa pêche ; toujours de petits postes mal fortifiés, où l'on entretient continuellement quelques troupes pour réprimer les incursions & les brigandages des Kirgisiens & des Truchemenes, voisins incommodes, qui infestent presque toutes les provinces d'alentour : rien de moins amusant que cette scene uniforme.

Arrêtons - nous un instant au grand village de Tscherkask. C'est une colonie de Russes, dont la culture du tabac & de nombreux troupeaux font toute la richesse. Les maisons en sont propres, chaudes & commodes : l'aisance y regne ; on y vit sans contrainte : un peu de licence accompagne ces avantages. . . Où trouve-t-on abondance & liberté, sans mélange de licence ?

Rapportons ici un de leurs usages, qui suppose, quoi qu'on dise de leur licence, des mœurs encore bien simples. Pour obtenir une épouse, il faut qu'ils la recherchent deux ans : la première année, il n'est pas même permis à l'amant de toucher sa maîtresse ; la seconde, il ose prendre un peu plus de liberté. Si, nonobstant ce privilege, la fiancée se comporte avec retenue, le jour des noces elle a l'honneur d'être suivie d'un drapeau blanc ; dans le cas contraire, le drapeau est noir. . . . A propos de noces, n'oublions pas une coutume assez singulière des Co-

saques : il se fait entre les époux un échange de présens ; en échange de l'habillement de femme , que le fiancé est obligé d'apporter à la fiancée ; elle doit lui donner un bonnet , une chemise , des culottes & des bottes. Cela me paraît fort bien institué.

Faisons part aussi à nos lecteurs , d'un remède que les habitans de Tscherkask emploient avec succès contre la galle des moutons ; car je ne veux rien omettre d'utile. Il est bien simple : ce n'est qu'une légère décoction de feuilles de tabac.

Je ne m'arrêterai , ni à visiter , avec notre naturaliste , des mines de sel & des mines de cuivre ; ni à examiner des bois pétrifiés qu'on trouve dans ces dernières , & qui sont pénétrés de substances métalliques ; ni à vous vanter le beau jaspe veiné des monts Gubernski , formé , selon M. Pallas , d'une argille de plusieurs couleurs , qui s'est pétrifiée. Je ne vous décrirai point non plus la flûte des Kalmoucs , ni leurs fêtes , où on lutte fort adroitement , & où l'on joue fort bien aux échecs. Je ne différerai point sur le commerce avantageux qu'on pourrait faire à Orenbourg. . . Que vous importe tout cela ?

Arrivons tout de suite à *Jaiřkoi - Gorodok* , chef-lieu des Cosaques du Jaïk , & parlons de leurs mœurs & de leurs usages : cela sera plus intéressant.

Fortifications assez mauvaises , rues étroites , maisons de bois irrégulièrement distribuées : vous n'attendez pas autre chose d'une ville de Cosaques. Mais y

chercheriez-vous une population de quinze mille ames ,
 outre beaucoup de marchands étrangers , d'ouvriers
 & de journaliers , qui y trouvent une subsistance aisée ?
 Y chercheriez-vous une jeunesse oisive & livrée aux
 divertissemens , des femmes adonnées à la parure &
 à la galanterie , des hommes instruits & civilisés , &
 en un mot , tous les fruits , tant bons que mauvais ,
 du commerce & de l'aisance ?

Les mœurs de ce peuple ont bien changé. On en
 jugera par deux de leurs anciens usages , que je vais
 rapporter.

Anciennement , le mari , las de sa femme , venoit
 la vendre au marché , & en tiroit ce qu'il pouvoit :
 je pense que les maris mécontents regrettent de tout
 leur cœur ce bon vieux tems.

Les créanciers doivent le regretter aussi. Ils avoient
 le droit bizarre de s'emparer d'un débiteur insolvable ,
 de lui lier avec une corde le bras gauche , (a) &
 de le traîner ainsi captif , le maltraitant à volonté ,
 jusqu'à ce que ce malheureux galérien pût acquitter
 sa dette , ou des aumônes qu'on lui faisait , ou par
 les contributions volontaires de ses amis.

Et sans doute , quand il arrive à quelque penseur
 Cosaque de se permettre des regrets sur la simpli-

(a) Le bras droit devoit rester libre pour faire le signe
 de la croix. Si le créancier liait ce bras sacré , il perdoit
 sa dette & encourait une punition. Il n'est pas à croire
 qu'un créancier se soit jamais mépris de bras.

lité antique, on se récrie, & on croit le confondre en lui disant : « Quoi ! vous pouvez les regretter, ces siècles de barbarie & d'imbécillité, où les maris vendaient leurs femmes, où les créanciers liaient leurs débiteurs ? Vrai paradoxe de misanthrope ! vous ne sauriez être de bonne foi. . . . » C'est ainsi du moins que nos gens de lettres & nos philosophes ont réfuté Rousseau. Et croirai-je qu'on raisonne mieux sur les bords du Jaïk que sur les bords de la Seine ou sur ceux de notre lac ? (a)

Les Cosaques ont un chef & une régence : mais ce n'est presque que pour la forme, & rien ne se décide que dans l'assemblée du peuple.

Trois moyens principaux de subsistance entretiennent l'abondance & le commerce dans cette contrée.

Le premier est l'éducation des bestiaux. Nous remarquerons, comme une singularité, qu'on laisse les chevaux errer en pleine liberté dans les pâturages, aussi bien l'hiver que l'été, à la réserve des intervalles de tems, où l'on a besoin de leur service.

(a) Malheur à quiconque a en tête ces redoutables raisonneurs, qui répondent puissamment à tout ce que vous n'avez pas dit, & triomphent ! Il faut céder le champ de bataille à de pareils champions. A quoi bon parler à des sourds ? . . . Les sourds ont aussi trouvé mauvais ce que je n'ai pas dit sur le commerce ; & ils l'ont victorieusement réfuté. Je les en félicite : quant à moi, je ne contesterai point. *Messieurs, ami de tout le monde.*

Ajoutons qu'on ne les ferre point, & que, dans ce sol sec, il leur vient un sabot très-beau & très-dur.

Une seconde ressource, c'est la chasse. Les steppes abondent en gibier : quand elles sont couvertes de neige, on suit aisément la trace des animaux ; & cette saison est celle que choisissent les chasseurs.

Mais ni le soin de leurs nombreux troupeaux, ni la chasse qu'ils aiment, ni les métiers nécessaires qu'eux seuls exercent à l'exclusion des étrangers, ni les camelots de toute qualité que fabriquent leurs femmes avec du poil de chameau, ne font l'opulence des Cosaques ; ce ne sont là que de petits objets, des occupations accessoires. La grande affaire, c'est la pêche : on quitte tout pour la pêche ; c'est la pêche qui les fait vivre & les enrichit.

Nulle part au monde peut-être, la pêche ne se fait avec autant d'ordre ; tout en est réglé, le tems, le lieu, la maniere.

La pêche la moins considérable est celle qui se fait avec des filets sous la glace vers le commencement de décembre, non dans le Jaïk, qu'on réserve pour d'autres saisons, mais dans les lacs & les petites rivieres. Le poisson qu'on en retire étant des especes les plus communes, n'est pas commercable, & ne sert qu'à la consommation journaliere du ménage.

La principale pêche se fait en janvier dans le Jaïk

avec des crocs. Elle consiste presque uniquement en esturgeons & en beluges. Cés deux espèces de gros poissons ne retournent pas à la mer : ils se couchent par rangées vers la fin de l'automne dans les endroits du fleuve les plus profonds, pour y passer l'hiver dans une espece de repos, quoiqu'ils y conservent & le sentiment & le mouvement. Comme les bas fonds du fleuve varient chaque année, les Cosaques, errant le long de ses rives, cherchent à distinguer les lieux où se fixe le poisson; ils sont attentifs à ses bords; couchés ventre à terre sur la surface glacée du fleuve, ils s'efforcent d'en découvrir le fond, & prennent leurs renseignements pour reconnaître la place.

Jusqu'au moment de cette pêche, l'esturgeon & la beluge sont si respectés, que, lorsqu'il arrive par hasard à quelque pêcheur d'en prendre quelqu'un dans le tems des autres pêches, il est obligé de le rejeter à l'eau, sous peine irrémédiable de confiscation & de bastonnade.

Le moment qu'on juge le plus convenable étant arrivé, l'assemblée du peuple est convoquée : on s'informe si la communauté est à peu près complète, si les absens sont de retour, si chacun a fait tous ses préparatifs; on nomme un chef pour présider à la pêche, on lui donne des adjoints; on détermine enfin le grand jour, qui est l'attente de toute la nation.

Personne ne peut prendre part à la pêche sans avoir produit au préalable une permission en bonne forme, scellée du grand sceau de la chancellerie.

Un jour fixé, chacun se rend dans une place peu éloignée de la ville avec l'attirail complet de la pêche; savoir, un traîneau attelé, un instrument à rompre la glace, & deux bons crocs pour saisir le poisson. De plus, chacun est bien armé, pour pouvoir repousser au besoin quelque attaque imprévue, toujours à craindre de la part des Kirgisiens.

A mesure qu'on arrive, on se range sous l'inspection du chef, & toute cette multitude attend en bon ordre le signal du départ. Deux coups de canon le donnent: tout part: *ruunt effusi carcere currus*: les traîneaux volent; chacun s'efforce d'arriver sur les bords du fleuve, assez tôt pour s'emparer de la place qu'il croit la plus poissonneuse. On arrive: on se poste; mais on ne rompt point la glace que le chef n'en ait enfin donné l'ordre.

Alors on pêche, & d'abord un seul jour, afin que du produit de cette première pêche le Cosaque indigent se procure ce dont il peut avoir besoin.

Cinq ou six jours après commence la grande pêche, qui dure neuf jours. On fixe pour chaque jour une partie déterminée du fleuve; & chaque fois qu'on change de place, on se rassemble, on attend le signal, comme le premier jour.

Le chef assigne à chaque pêcheur un espace limité,
où

où il ne peut faire qu'un seul creux dans la glace, mais aussitôt près qu'il le veut des frontières de son voisin. Là il sonde & fouille la rivière avec ses crocs : assez souvent deux crocs saisissent le même poisson, & il se partage alors entre les preneurs.

Il en est au reste de cette pêche comme de toutes les choses humaines ; le pénétrant, le diligent, l'heureux emporte les bons lots ; les billets blancs restent aux autres. L'un s'enrichit & l'autre se ruine. Tel prend dix gros poissons par jour ; tel autre n'en prend pas même assez pour payer les frais de son attirail de pêche.

Enfin, on fait encore une petite pêche d'un jour pour la consommation particulière des familles ; & voilà la grande pêche d'hiver finie. On se retire. Aucun pêcheur ne paraît plus le long du Jaik jusqu'au tems de la pêche des seruges, qui se fait avec des filets au printemps dans le mois de mai : c'est la seconde grande pêche.

Notez que la première ne s'est faite que dans la partie supérieure du fleuve ; en sorte que tout le reste de son cours jusqu'à la mer Caspienne est réservé pour celle-ci, & pour celle d'automne, la moins considérable des trois, où l'on ne prend guère que de petits poissons, & qui a lieu vers le commencement d'octobre.

Et toujours dans toutes ces pêches même distribution, même ordre, même inviolable exactitude.

Novembre 1781.

D

Mais aussi cela, & quelque trafic, & la récolte des foins, & le service militaire, voilà tout ce que fait un Cosaque.

Point d'agriculture. Ce sont les Kyfilbaches (ils nomment ainsi des Truchmenes & des Persans établis parmi eux) qui cultivent les arboûses & les melons, qui les défendent contre les geais, les corbeaux & les lievres sauvages. Ces productions de la terre y sont également excellentes & abondantes.

Un petit fait d'histoire naturelle, qui paraîtra sans doute fort singulier, c'est la manière dont les gros rats voyageurs, ou *surmulots*, se sont établis dans la ville. Avant 1766 il n'y en avait du tout point. Il en arriva un soir d'été de cette année-là une nombreuse colonie : on se souvient très-bien de la porte par laquelle entra le corps d'armée, tandis qu'une partie escaladait le rempart ; ils ont établi leur quartier dans une longue rue qui traverse la ville ; ils n'habitent même que le côté oriental de cette rue. A peine arrive-t-il qu'on en trouve quelques-uns ailleurs.

Tout semble indiquer que le pays que nous venons de parcourir, a été très-anciennement habité, & par des peuples très-différens de ceux qui l'habitent aujourd'hui. Des tombes antiques, qui par leur élévation offrent maintenant un asyle commode à la marmotte & au rat des champs ; d'anciens travaux dans les mines, faits d'une toute autre manière que ceux

qu'on a faits depuis : tout cela excite la curiosité de l'antiquaire ; mais il faudrait de bien longues recherches pour la contenter.

Ferai-je enfin mention de plusieurs petits lacs d'eau douce, attenans l'un à l'autre, qu'on est surpris de trouver au milieu d'un sol très-salé, couvert de plantes salines ? L'eau en est limpide, bonne au goût, nullement salée : la tortue & les poissons d'eau douce y vivent. Et à vingt toises de là, creusez la terre, faites un puits ; il se remplira d'eau salée. Et même à deux toises du rivage, dans un endroit, si vous enfoncez dans le sable une baguette de fusil, vous touchez à du sel gemme.

Ces lacs (& l'on en trouve quelquefois de semblables auprès des mines de sel) paraissent n'être autre chose que les restes d'un ancien ruisseau.

Nous aurons à parler, dans notre prochain extrait, des Kalmoucks nomades qui vivent errans dans la steppe des environs de Jaïzkoï-Gorodok, & dont quelques-uns ont été admis parmi les Cosaques du Jaïk. Le lecteur pourra comparer le peuple pasteur au peuple pêcheur.

C.

D 4

THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Pièce remise.

LE samedi 20 octobre, on a remis à ce théâtre *Olympie*, tragédie de M. de Voltaire.

Cet ouvrage représenté pour la première fois le 17 mars 1764, eut alors dix représentations, qui ne firent pas moins d'honneur à Mlle. Clairon qu'à M. de Voltaire lui-même. Cette actrice célèbre, dont les successeurs rendent de jour en jour la mémoire plus chère aux amateurs du théâtre français, remplissait le rôle d'Olympie ; Mlle. Dumenil, celui de Statira ; le Kain, celui de Cassandre. Aujourd'hui ces trois rôles sont joués par les Dllles. Thenard & Raucourt, & par le sieur Larive ; & l'on peut sans injustice se permettre quelques regrets. La Dlle. Raucourt n'a été réellement bien que dans son entrée, & il faut convenir que son physique la sert admirablement, & que d'après les opinions reçues au théâtre, où l'imitation doit surpasser la nature, on la prendra sans peine pour la veuve d'Alexandre. Nous voudrions pouvoir donner les mêmes éloges à sa sen-

fibilité ; mais comme la vérité seule dirige notre plume , & qu'aucune considération particulière ne nous fera jamais dire ce que nous ne pensons pas , nous ne pouvons nous dissimuler que , malgré ses efforts & sa bonne volonté , la Dlle. Raucourt n'a pas laissé échapper la plus petite expression qui tînt véritablement à l'ame , dans un rôle qui est presque tout fondé sur le sentiment. La reconnaissance de Staira & d'Olympie n'a produit aucun effet ; & nous doutons que lors de la nouveauté de cette tragédie , le public ne ressentît pas en cet instant plus d'é-motion.

La Dlle. Thenard est bien éloignée d'avoir le talent & l'acquit nécessaires au rôle d'Olympie ; mais on apperçoit à travers l'inégalité de son jeu , qu'elle a du naturel & quelquefois de l'ame. Nous l'invitons à ne pas se rebuter des obstacles dont la carrière dramatique est aujourd'hui parsemée , à redoubler de soins , de travail & de courage , à se bien pénétrer de l'étude des bons modèles & des conseils des gens éclairés ; & nous osons lui promettre quelque jour des succès d'autant plus flatteurs qu'elle ne les devra qu'à ses progrès.

Le sieur Larive a rendu avec beaucoup de noblesse le rôle de Cassandre. Il a eu au troisième acte un moment d'explosion , soutenu avec beaucoup d'intelligence , & qui lui a mérité les plus vifs applaudissemens. Les personnes qui suivent habituellement le

théâtre , s'apperçoivent combien cet acteur travaille & apporte de soins dans tous les rôles dont il est chargé. Avec les avantages qu'il a reçus de la nature , & ceux que l'étude & l'intelligence peuvent y ajouter , il est né pour faire époque dans la carrière de la tragédie , & nous ne doutons pas qu'il ne remplisse quelque jour l'espérance qu'il a fait naître & qu'il fait entretenir.

Le public a applaudi avec transport cette belle pensée que le poète a mise dans la bouche de l'hierophante.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence.
 Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
 Qui viendrait dans ce temple encenser ses autels ?
 Dieu fit du repentir la vertu des mortels :
 Tel est l'ordre éternel à qui je m'abandonne,
 Que la terre est coupable & que le ciel pardonne.

Cette tragédie applaudie avec raison dans plusieurs endroits , n'a cependant pas eu le succès que la disette de bons ouvrages & le nom de son auteur semblaient lui promettre. La première moitié est imposante , & annonce le plus vif intérêt. Mais dès que l'on fait qu'Olympie , reconnue fille de Statira , ne peut plus épouser Cassandre , meurtrier de son père , l'on ne s'intéresse plus à elle. Aussi les deux derniers actes offrent-ils un très-grand vuide , & sont-ils absolument dénués d'intérêt. Le bûcher , placé dans l'intérieur du temple , & peu en vue , n'a point fait

d'effet. Celui de la *Veuve du Malabar*, si justement applaudi l'année dernière, & dont l'effet est si imposant & si terrible, avait absorbé tout le goût du public pour ces sortes de spectacles ; & celui d'*Olympie* a paru froid en comparaison. On n'a donné que deux représentations de cette tragédie ; mais il paraît que les comédiens ont intention de la laisser sur leur répertoire, & nous leur saurons gré de la faire reparaitre quelquefois.

Représentation gratis.

LE mercredi 24 octobre, les comédiens ont donné gratis une représentation d'*Adélaïde du Guesclin*, tragédie de M. de Voltaire, suivie de *la Partie de chasse de Henri IV*, comédie en trois actes, en prose, de M. Collé, à l'occasion de la naissance de monseigneur le Dauphin.

Ces sortes de spectacles sont ordinairement intéressans ; & l'homme de lettres, observateur attentif des mœurs de ses concitoyens, aime à étudier le peuple jusques dans ses plaisirs. C'était un spectacle vraiment curieux que de voir remplie à onze heures du matin une salle qui l'est si rarement à six heures du soir. On comptait jusqu'à dix-sept spectateurs dans une loge de huit places, & le balcon, qui n'en contient que vingt-huit, était occupé par cinquante-sept personnes. Les charbonniers, selon un usage

immémorial qui est devenu une espèce de droit , ont représenté dans le balcon du côté du roi , & les dames de la halle , vulgairement connues sous le nom de *poissardes* , étaient placées dans celui de la reine. Comme ces deux corps sont arrivés un peu tard , & que leurs places étaient déjà prises , cela a donné lieu à des rixes fort plaisantes , & dans lesquelles les dernières arrivées ont eu l'avantage.

Les comédiens , avant la représentation , se sont empressés de distribuer aux charbonniers & aux poissardes des victuailles qui ont été reçues avec autant de joie que de reconnaissance. On a ensuite formé sur le théâtre différentes danses , auxquelles les sujets des ballets de la comédie & même quelques comédiens n'ont pas dédaigné de se joindre. On a surtout distingué un charbonnier qui s'est fait admirer par son ardeur & son agilité.

La tragédie a commencé à deux heures , & l'on peut dire qu'alors a régné dans la salle le plus profond silence , qui n'a été interrompu que par des applaudissemens donnés à propos. L'affluence des spectateurs était telle , qu'ils occupaient une grande partie du théâtre ; en sorte que les acteurs avaient à peine la place nécessaire au développement de leur jeu : mais cette foule n'a occasionné aucun désordre. Le sieur Larive a rempli le rôle de Vandôme d'une manière supérieure , & nous osons même dire qu'il ne l'avait pas encore aussi bien joué. La dame

Vestris a déployé l'intelligence & la noblesse qu'on lui connaît dans le personnage intéressant d'Adélaïde , & le sieur Vanhove a paru faire grand plaisir dans celui de Couci , qu'il a rendu avec beaucoup d'ame & d'intérêt. Le sieur Fleury a montré de la sensibilité dans le rôle de Nemours ; & quoiqu'en général la faiblesse de ses moyens doive l'éloigner de la tragédie , il fera toujours sûr d'y suppléer par l'étendue de son intelligence.

Après la tragédie , le peuple s'est encore amusé sur le théâtre. On a exécuté ensuite la Partie de chasse , dans laquelle le sieur Brisard , si beau , si naturel & si vrai , a rempli le rôle de Henri IV. Cette piece n'a pas été sentie , ni écoutée avec autant de plaisir que la première , & nous ignorons pourquoi l'on a avancé le contraire dans un journal que nous voulons bien ne pas nommer. Sans doute l'homme de lettres qui préside à la rédaction de la partie dramatique de ce journal , n'a pas assisté à cette représentation. On a eu ses raisons pour en parler ainsi : quoy qu'il en soit , nous qui avons sacrifié une journée entière à ce spectacle , & qui avons examiné avec une attention scrupuleuse jusqu'aux moindres mouvemens des spectateurs , nous pouvons assurer qu'ils ont beaucoup plus goûté la tragédie que la seconde piece , & qu'à l'exception d'un petit bout de scene ajouré par le sieur Dugazon au rôle du bûcheron , & qui était vraiment dans le genre *poissard*,

la Partie de chasse de Henri IV n'a obtenu que de faibles applaudissemens.

Plusieurs personnes ont souvent agité la question, comment le peuple qui n'assiste que fort rarement au spectacle, & qui n'a ni le goût ni l'habitude des convenances dramatiques & des effets de la scène, pouvait applaudir aux mêmes endroits qui, dans les représentations ordinaires, excitent l'enthousiasme des spectateurs. On a fait là-dessus des raisonnemens à perte de vue, & qu'on se ferait épargnés en assistant à une seule représentation *gratis*. On aurait vu que, parmi le peuple, il se rencontre toujours quelques gens éclairés, habitués au théâtre, & qui viennent ces jours-là plus pour les spectateurs que pour le spectacle; on aurait vu, disons-nous, que ce sont ces personnes-là qui donnent la première impulsion, toujours suivie par la multitude; il n'y aurait plus eu de problème, & l'étonnement aurait cessé. Mais il en est de toutes les disputes, comme de l'enfant à la dent d'or. On écrit des volumes sur ce prétendu phénomène, & puis après l'on consulta l'orfèvre.

Début.

LE lundi 29 octobre, le sieur Garnier a débuté dans l'emploi des jeunes premiers, dits seconds rôles, par celui de Xipharès dans Mithridate; le 31, il a joué Séide dans Mahomet; le 3 novembre, le même

rôle pour la seconde fois ; le mercredi 7, le jeune Bramine dans la Veuve du Malabar ; le 9, Horace dans l'Ecole des femmes, & le marquis de Floribel dans le Galant - Coureur ; & le 10, Séide pour la troisième fois.

On s'imaginerait difficilement, après avoir vu ce jeune débutant, qu'il ne joue la comédie que depuis six mois. C'est cependant un fait très-réel ; car l'on ne doit pas compter pour la perfection du talent, des études faites en bourgeoisie, devant des spectateurs indulgens ou prévenus, & qui, sachant toujours gré à l'acteur de sa complaisance, ne peuvent ni ne doivent déployer une sévérité hors de saison, & qui seule cependant peut avertir le comédien de ses fautes, lui montrer la route des succès, & l'encourager dans ses travaux.

On ne doit donc juger le sieur Garnier que comme un homme qui n'est entré dans la comédie que depuis pâques dernier, époque de son engagement au spectacle de Lyon, ville qui a eu l'avantage d'être dans tous les tems l'école & le berceau des plus célèbres talens dramatiques. Or, d'après cette donnée, il est impossible de ne pas rendre justice à son talent, à sa sensibilité & à l'étendue de son intelligence. La manière dont il a détaillé le rôle de Xipharès, vient à l'appui de cette assertion. Il a dit sagement le grand couplet du premier acte, & a su y obtenir les plus vifs applaudissemens. Il a déployé une sensibilité vrai-

ment noble dans la première scène du troisième, & en général dans tout le couplet.

Rome ! mon frère, ô ciel, qu'osez-vous vous proposer ?

On aurait peut-être désiré plus de fermeté & de noblesse, moins d'abandon & d'attendrissement dans les scènes avec Monime. Xipharès est un héros, & doit conserver jusques dans la faiblesse son caractère & sa majesté.

Le rôle de Séide a fait encore plus d'honneur au sieur Garnier. Nous l'avons attentivement suivi dans les trois fois qu'il l'a joué, & nous avons aperçu des progrès sensibles d'une représentation à l'autre. Ce rôle demande beaucoup de naturel, de la sensibilité, & une sorte d'abandon qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer. Le sieur Garnier avait fort bien saisi ce caractère. Il a rendu le quatrième acte, dans lequel un acteur, dont la retraite fait un si grand vuide au théâtre français, avait laissé une impression profonde, avec une intelligence & une supériorité qui ont surpris ceux même qui connaissaient la nature de son talent. On lui a reproché dans les papiers publics d'avoir *imité* le sieur Monvel ; nous croyons seulement qu'il en a quelquefois rappelé le souvenir, & que ce doit être pour lui un motif d'éloge plutôt que de blâme. On lui a reproché aussi d'avoir porté souvent sa voix dans le haut ; habitude qu'on rencontre chez presque tous les comédiens de province ;

mais il paraît que ce n'était chez le sieur Garnier qu'un effet de sa timidité ; car dès le second jour son organe était devenu beaucoup plus plein , & il a repris tout-à-fait son éclat & sa rondeur naturelle.

Par une suite de l'impartialité qui nous guide , & de laquelle nous espérons n'être jamais obligés de nous départir , nous ne pouvons dissimuler que le sieur Garnier qui a obtenu un succès si éclatant dans la tragédie , n'a pas à beaucoup près fait le même plaisir dans l'*Ecole des femmes*. Une diction beaucoup trop précipitée , une mauvaise intonation , des gestes forcés , point de grâce , & de la roideur ; voilà ce qui a nui à son succès dans le charmant rôle d'Horace , dans lequel le souvenir du sieur Molé rendra encore les difficultés plus grandes à ceux qui le joueront après lui. On ne peut cependant reprocher au débutant d'y avoir manqué d'intelligence. On voit qu'il sent fort bien ce qu'il dit ; mais à quoi sert de le bien sentir pour mal l'exprimer ? Nous l'invitons à travailler beaucoup dans la comédie ; il a tout ce qu'il faut pour y remplir avec avantage l'emploi des jeunes premiers.

Nous saisissons cette occasion pour féliciter le sieur Courville & la Elle. Doligny sur la manière dont ils ont rempli , l'un , le rôle d'Arnolphe ; la seconde , celui d'Agnès. Nous savons d'autant plus de gré au sieur Courville de ses progrès dans ce rôle , que nous nous sommes permis , il y a trois ans , dans le Jour-

nal des théâtres, de lui faire quelques observations dont le public lui fait gré d'avoir profité. Lorsqu'on voudra juger cet acteur sans partialité & avec connaissance du théâtre, on s'apercevra qu'il joint à beaucoup d'intelligence un grand usage de la scène, une bonne tradition de comédie, & qu'il sera toujours dans son emploi très-supérieur à tel autre qu'on voudrait quelquefois lui préférer, & dont on ferait fort embarrassé, s'il fallait expliquer les motifs de cette préférence. Le sieur Courville joint d'ailleurs à ses talens dramatiques l'avantage d'être un homme fort instruit, qui connaît parfaitement l'histoire, les langues mortes & l'antiquité; & ces connaissances, sans être absolument nécessaires au comédien, ne lui sont cependant pas inutiles. Nous en avons la preuve encore dans le sieur Dorival.

La Dlle. Doligny a mis beaucoup de graces & de naturel dans le rôle d'Agnès. Cette actrice sera toujours sûre de plaire, toutes les fois qu'elle voudra s'abandonner à son impulsion naturelle. Nous l'invitons à lire plusieurs maximes au troisieme acte, & au moins sept à huit, si elle ne les veut pas lire toutes. Ces maximes sont fort jolies & n'ennuieront sûrement pas les spectateurs. Nous la prions de consulter à ce sujet la note imprimée au bas de la page II du tome III du Journal des théâtres.

Le sieur Garnier a fait encore moins de plaisir dans le rôle du Galant-Coureur, que celui d'Ho-

race. Il y avait un ton qui n'a jamais été celui d'un homme de qualité, qui malgré son travestissement, doit conserver encore de la noblesse & de la décence. Nous l'engageons à méditer sur ces réflexions dictées par l'amour de l'art, & le desir que nous avons de lui voir remplir dans les deux genres les espérances qu'il a données dans ses débuts tragiques, & nous osons lui promettre des succès mérités dans une carrière où les applaudissemens ne sont pas toujours la preuve du talent, comme ils en deviennent quelquefois la récompense.

Par M. G. D. L. R.



PIECES FUGITIVES.

Prospectus d'un Cours raisonné de littérature grecque,

M. l'abbé Césarotti, associé de l'académie des sciences & belles-lettres de Padoue, professeur de belles-lettres dans l'université de la même ville, auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, le traducteur en vers italiens de plusieurs morceaux de Gray, des poésies d'Osian & des œuvres de Démosthènes, va publier incessamment un *Cours raisonné de littérature grecque* en plusieurs volumes. L'auteur se propose, 1.^o. de présenter au public, réuni dans un seul corps d'ouvrage, un choix de tout ce qu'il y a de plus beau, de grand, d'utile & d'intéressant en fait d'éloquence dans les auteurs grecs; 2.^o. de l'éclaircir de façon à former l'esprit & le goût des étudiants, & donner au moins instruits une idée exacte & précise des auteurs grecs. Pour parvenir à ce but, il divise toute l'éloquence grecque en trois especes, oratoire, historique & philosophique, subdivisées ensuite en classes subalternes; & les pieces choisies seront rangées suivant cette classification. Le traducteur, ennemi de tout goût exclusif, ne montrera

pas

pas de la prédilection pour aucun style en particulier ; mais dans la recherche du plus parfait, il en suivra tous les degrés & modifications. On ne donnera la traduction en entier que des compositions qui conservent jusqu'au bout la beauté dans leur genre , ou celles dont le mérite principal consiste dans le tissu & la disposition des parties. On séparera ensuite du tout les morceaux lumineux & intéressans qui sont comme étouffés dans la masse du défectueux & du médiocre.

Les traductions seront faites sur les textes les plus célèbres , modernes & corrects ; il n'y aura de notes grammaticales que ce qu'il en faut pour mieux faire sentir la beauté du texte.

Le traducteur donnera des dissertations critiques sur chacun des auteurs célèbres dans chaque classe , qui contiendront, 1°. la vie privée ou politique des auteurs, leur caractère moral, les anecdotes, les traits particuliers, & tout ce qui peut faire connaître la trempe de leur esprit. 2°. Les jugemens que les savans dans les différens siècles en ont portés. 3°. Une analyse de leurs principaux ouvrages, dans laquelle on en donnera pour ainsi dire l'esprit. 4°. Une comparaison avec les autres écrivains anciens ou modernes, qui se sont exercés sur des sujets analogues à ceux des Grecs. Nous avons dit que l'éloquence oratoire formait la première division de cet ouvrage, & l'illustre traducteur range dans cette classe trois genres d'écrivains,

Novembre . 1781.

E

1°. les orateurs proprement dits ; 2°. les sophistes ;
3°. les saints peres.

Voici la table du premier volume de ce cours raisonné, qu'on va publier incessamment, & qui contiendra les harangues choisies des orateurs (excepté Démosthenes qui a été traduit à part).

Deux harangues de Lissias, trois d'Isocrate, une d'auteur incertain, attribuée à Démosthenes. L'apologie de Socrate, écrite par Platon, précédée d'une introduction sur la vie & le caractère de ce philosophe, & suivie d'observations philosophiques & critiques. Discours critiques sur Antiphon, Andocides, Lissias, Isocrate, Isée, Licurgue, Eschine, Iphérides, Demade.

On réglera les volumes suivans à peu près comme le premier. L'édition sera in-8° un peu grand, correcte, exacte, d'une élégance décente, coûtera 5 liv. de Venise, & le port à part.

On la donnera reliée aux souscripteurs. On peut s'adresser à Jean-Baptiste Penada, imprimeur à Padoue, & à M. Jean Manfré, marchand libraire à Venise.



Bibliothèque philosophique sur les loix criminelles, ou Choix des meilleurs discours, dissertations, essais, fragmens, composés par les plus célèbres écrivains sur la jurisprudence criminelle, en français, anglais, italien, allemand, espagnol, &c. pour parvenir à la réforme des loix pénales dans tous les pays; traduits & accompagnés de notes & d'observations historiques; par l'Auteur de la Théorie des loix criminelles. Dix vol. in-8°, dont la première livraison se fera au commencement de 1782, & la dernière vers la fin de 1783.

P R O S P E C T U S.

LES loix criminelles de presque toutes les nations de l'Europe sont dans le plus grand désordre. On en desire par-tout la réforme: les académies proposent des prix, les philosophes écrivent, les politiques donnent des projets; mais l'exécution paraît environnée de difficultés. Le mal a jeté de longues racines, & il ne semble pas si aisé de les arracher, sur-tout à ceux qui sont versés dans l'administration de la justice. La profondeur & l'étendue du mal effraie; & comme il ronge toutes les branches de nos loix, comme il tient à l'existence d'une foule de citoyens, on dé-

sefpere de pouvoir jamais renverser le vieil édifice des loix pénales. Ce préjugé décourageant conduit à l'apathie ; arrivés à ce point , les plus sages renvoient au rêve de l'*Utopie* ceux qui prétendent rendre meilleurs les malheureux enfans d'Adam. Ces ames honnêtes , mais pusillanimes , seraient aisément détrompées , si elles jetaient les yeux sur ce qui se passe dans l'Europe même. Le siecle a vu l'illustre impératrice du nord , & un prince célèbre par ses talens militaires & par ses grandes vues en politique , changer la législation de leurs états avec autant de facilité qu'ailleurs on donne un édit ou une déclaration. La réforme des loix pénales n'est donc point une chimere. On peut la réaliser ; mais pour y réussir , il faut le concours de deux choses.

1°. Il faut que les jurisconsultes , les politiques , les philosophes se réunissent pour fouiller dans le chaos de ces loix ; il faut que , descendant dans les plus petits détails , ils en démontrent les imperfections , les abus ; qu'ils donnent les moyens d'x remédier. Il faut que la réforme soit précédée d'une longue discussion , à laquelle préside une entière liberté , dont on écarte tout intérêt personnel , tout esprit de corps : & voilà pourquoi les philosophes , sur-tout doivent paraître dans cette arene , parce qu'ils ne sont point infectés de ces préjugés que donnent les corporations.

Hic illius cultor est , ille illius , suus omnino philosophus. SENEQUE.

2°. Lorsqu'une discussion libre & complete aura éclairci chaque partie de la législation, alors c'est à ceux que le sort a chargés de diriger les états, de choisir parmi les projets qui leur seront présentés, celui qui s'accordera le mieux avec les circonstances physiques, morales & politiques des lieux qu'ils gouvernent.

Sans le concours de ces deux conditions, il est impossible que les loix soient bonnes; car, sans les lumieres des écrivains, que peuvent les législateurs? Ignorans ou cruels, ils sont méprisés ou haïs; éclairés, ils ne sont pas entendus, parce que les esprits ne sont pas assez préparés. Et d'un autre côté, les projets des écrivains ne sont que des rêves, lorsque les chefs n'ont pas le courage de les réaliser.

Nous ne sommes plus, heureusement, dans ces tems où un prince s'imaginait être un héros pour avoir fait assassiner des hommes par milliers sur un champ de bataille; les souverains d'aujourd'hui s'occupent du bonheur réel de leurs sujets. Or une des parties de l'administration qui contribue le plus à ce bonheur, est sans contredit la législation criminelle. C'est cependant celle où les législateurs ont fait plus de fautes, où les fautes ont été plus funestes aux individus & à la société. Il s'agit de les réparer: on le peut, si l'on adopte les deux moyens que j'indique.

C'est pour remplir la premiere condition de cette opération, que j'offre au public cette Bibliothèque

philosophique sur les loix criminelles. Le titre en annonce l'étendue , & l'esprit dans lequel elle est composée. Il n'est pas question de faire reparaître ici les absurdité pleines d'érudition , qu'ont enseignées les anciens criminalistes , & que les siècles ont crues avec stupidité. Non , je ne citerai , je n'analyserai , je ne publierai que les écrits qui ont paru depuis que la raison a éclairé la jurisprudence , depuis que les philosophes ont combattu ses erreurs. Tels sont parmi les Français , Montesquieu , Daguesseau , Voltaire , Servant , Letrosne , Linguet , Dupaty , &c. &c. Parmi les Italiens , Beccaria , Rizzi , Caldara , Murena , d'Arco , Monterofate. Parmi les Anglais , Elackstone , Dagge , Howard , Fielding même , dont on a quelques morceaux curieux sur les loix pénales. Parmi les Allemands , Sonnenfeld , Boehmer & plusieurs anonymes , &c. &c.

A l'exception du traité de M. Beccaria , des discours de M. Servant & de M. Letrosne , & de quelques fragmens de Voltaire & de Linguet , on ne connaît point du tout les autres ouvrages , soit français , soit étrangers , qui ont paru sur cette matière. Cette collection aura donc l'avantage , d'abord , de réunir toutes les dissertations & les discours publiés en français , à présent épars , & qu'on a bien de la peine à trouver ; ensuite de faire connaître les travaux des étrangers , & de procurer par cette double réunion , sur les loix criminelles , une Bibliothèque

complete également intéressante pour tous les pays.

Il n'était pas indifférent, pour accélérer cette entreprise, pour y mettre de l'ensemble & conserver par-tout le même esprit, le même style, de connaître une partie des langues de l'Europe. On a dit judicieusement que l'étude des langues ne menait qu'à une science stérile, lorsqu'elle se bornait à l'étude des mots; j'ai donc cru pouvoir l'appliquer à l'étude des hommes & des loix. *Capiuntur signa haud levia, sed observatu digna, de ingeniis & moribus populorum ex linguis ipsorum.* BACON, *De augm. scient.* VI. I.

Plusieurs écrivains s'étant exercés sur les mêmes objets, ont souvent employé les mêmes raisons. Les publier en entier, ce serait tomber dans une répétition fastidieuse. J'analyserai donc souvent, souvent aussi je me bornerai à indiquer les auteurs sur telle matière qui aura déjà été éclaircie. Il n'est pas question ici de surcharger le public d'une compilation inutile, mais de l'éclairer par un choix raisonné.

La reconnaissance que nous devons aux bienfaiteurs de l'humanité, m'engage à donner une notice concernant les écrivains dont les travaux nous ont éclairés. J'y joindrai une autre notice sur les réformes faites depuis quelques années par plusieurs souverains pour le bonheur de leurs peuples.

Cette collection serait imparfaite, si elle n'était pas accompagnée d'une table raisonnée. Elle formera

le dernier volume. Cette table fera dans un ordre double, alphabétique, & par matieres. On y verra sur chaque article les opinions de chaque écrivain, les discussions, les réfutations ; ensorte que cette table mettra le lecteur à portée de voir d'un coup-d'œil les vérités éclaircies, celles qui restent à éclaircir, & le point où l'on s'est arrêté.

Ce travail est immense : je ne l'aurais pas tenté, si je n'y avais été forcé par la nécessité de mettre de l'ordre dans mes travaux sur cette matiere. Ma *Théorie des loix criminelles*, mes deux *Discours sur la réforme des loix pénales en France*, l'*Histoire de la législation criminelle de tous les tems, de tous les pays*, à laquelle je travaille actuellement, ont pour but d'indiquer les abus des législations anciennes & modernes, leurs remedes, & par le choix des meilleures loix possibles, de concourir au bonheur des peuples. Mais, pour choisir, il fallait comparer ; pour comparer, il fallait rapprocher les écrivains de tous les tems, de tous les pays, peser les raisons, en imaginer de nouvelles, & du conflit des discussions faire sortir la vérité.

Ces comparaisons m'ont encore mis à portée de relever des erreurs chez beaucoup d'écrivains, d'éclaircir des passages, de développer des vérités qui n'avaient été qu'entrevues. Et tel est l'objet des notes qui accompagneront chaque discours.

Cet ouvrage est celui de tous les amis de l'hu-

manité. J'ose donc espérer que tous ceux qui desireront son bonheur & la réforme de sa législation, concourront à son exécution. Je les invite à m'envoyer leurs observations, mémoires, renseignemens, à cette adresse : *A M. Desauges, libraire, rue S. Louis du Palais, pour l'auteur de la Bibliothèque criminelle, à Paris.*

Cette collection contiendra dix volumes *in-8°* de quatre à cinq cents pages, imprimés mêmes caractères, même papier que ma *Théorie des loix criminelles*. Les deux premiers paraîtront au commencement de l'année 1782, les trois & quatre vers le milieu ; enforte que toute la collection sera finie vers la fin de 1783.

Le prix est de 4 liv. par volume.

On fera la remise de quinze sols par volume aux libraires, & même aux personnes qui, avant la publication des deux premiers volumes, se feront inscrire pour la collection entière, en affranchissant leurs lettres.

On donnera le treizième *gratis* à ceux qui prendront douze exemplaires. On peut s'adresser :

A Paris, chez DESAUGES, libraire, rue S. Louis du Palais.

A Neuchatel, à la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

A Londres, chez BECKET, in the Strand.

A Utrecht, W. VAN HOREM, van Dam.

A Lyon, chez les freres PERISSE.

A Hambourg, chez VIRCHAUX, libraire, &c.

*Le Philosophe du Port - au - Bled. Brochure in - 4^o, cra
14 pages. 1781.*

IL y a dans cette brochure , comme par-tout , des beautés & des défauts. Mais les beautés l'emportent de beaucoup. Elle mérite l'attention du public.

Quatorze pages ! .. & nous ne la lirions pas ! .. J'en dirai quatorze phrases , & plus peut-être ; car quel autre journaliste en parlera ? Voilà déjà le Journal de Paris qui n'a pas daigné l'admettre : il était si jaloux de figurer entre la hauteur de la rivière & le prix du foin & de l'avoine ! Il n'a pas eu cet avantage : il n'a pas dû s'en étonner.

Son pamphlet est pourtant une espèce de harangue à monseigneur le Dauphin nouvellement-né. Mais elle ne ressemble guère à celle que va gravement lui réciter le directeur de l'académie. .. & n'en vaut pas moins.

Voltaire a dit noblement à la vérité :

Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre !

Ce beau vers était la devise naturelle de cette brochure.

Brochure tant qu'on voudra ! Il y a de la chaleur , de la force , de la grandeur & de la vérité : c'est plus qu'on n'en trouve souvent dans de gros livres.

L'homme du *Port-au-Bled* nous annonce dans son titre qu'il est *philosophe* ; & il dit vrai dans tous les sens... Oui, c'est un philosophe ; car il se mêle de prêcher les rois... C'est un philosophe ; car il fait des mots, & il aime mieux dire *colliger* que *rassembler* ou *amasser*... Mais aussi c'est un philosophe en ce qu'il ose dire avec énergie de grandes & belles vérités.

Il entend des femmes du peuple parler de la naissance du prince & des réjouissances qui vont la suivre. « Une nouvelle commere *survient* les poings sûr les hanchès, & crie : *Je l'ai vu ! je l'ai vu ! — Tu l'as vu ? — Oui. — Eh bien ! — Il pleure, l'enfant royal ! il pleure !*... Il pleure ! reprit tout bas le philosophe... » Et il s'émeut, il rentre pensif & rêveur ; il écrit : son imagination frappée lui représente tous les dangers, toutes les misères de la royauté.

« Oui, pleure ! un jour tu feras roi... L'on te demandera le possible & l'impossible... Tu auras des peines qui viendront des pays lointains... Tu auras des trésors superflus pour ta maison : pleure !... L'ouvrier vient avec le salaire de sa journée : il te donne la moitié de ce qu'il a gagné ; & avec l'autre, il achète un pain grossier pour sa femme & ses enfans. Le pauvre cultivateur vend son lit pour éloigner le collecteur sévère, qui ne fait grace de rien, & qui n'ose point en faire... Tout cela fera partie de tes millions ; pleure ! »

Quelle hardiesse ! dira-t-on peut-être... Y en a-t-il

donc trop à dire aux rois ? *vous n'êtes que les dispensateurs & les administrateurs de l'argent de vos peuples.* Cela n'est-il pas vrai ? N'est-il pas bon qu'ils le sachent ? Pour moi, si j'étais roi, (qui n'a jamais dit, *si j'étais roi ?*) je ne m'en offenserais pas. Ce qui m'irriterait, ce que je trouverais aussi condamnable qu'absurde, ce sont ces déclamations vagues contre les rois & les gouvernemens, qui ne peuvent avoir aucune utilité.

Le philosophe exhorte le roi futur à être *homme quand il fera roi* ; à fortir *quelquefois de son cachot d'or, si ses esclaves le lui permettent* ; à ne pas augmenter le nombre de ces monarques qui n'ont *régné que sur des courtisans qui régnoient sous eux* ; à penser, dans tout ce qu'il signera, (*& que de papiers ne te fera-t-on pas signer !*) à la misère du pauvre peuple ; à craindre l'engeance des flatteurs. « Les faiseurs de vers & les panégyristes d'académie vont te saisir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil... Ils te suffoqueront de leur encens véral... Quand tu feras ce que le fils de ton esclave fait dix fois par jour aussi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes passions, ils diront, *tu fais bien.* Si tu prodigues le sang de tes sujets, comme les eaux de tes fleuves, ils diront, *tu fais bien.* Si tu affermes jusqu'à l'air, ils diront d'une voix intéressée, *tu fais bien.* » J'aime

beaucoup ce morceau : j'aime cependant mieux encore ce vers de Racine :

Hélas ! ils ont des rois égaré le plus juste.

Un mot du philosophe m'a ému... « Tu ne dois pas être bon : sois juste. Tu dois savoir punir, pour ne pas être complice des désordres. Pleure ! il faudra que tu punisses... Et moi, sous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être suprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a imposé... » Cela est touchant... Observons pourtant que le retour éternel du mot *pleure*, qui termine presque tous les paragraphes, est un peu fastidieux.

Et voilà la première partie du sermon : car c'en est un en deux parties ; *pleure* - & *lis*. Venons donc à la seconde.

« Lis, je t'en conjure, lis !.. Lis, quand ce ne serait que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours... Lis ; choisis tes amis parmi les livres... Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec Plutarque, Raynal & Rousseau !.. Ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! »

Le philosophe développe très-bien les avantages, la nécessité de la lecture pour un souverain. Par elle, il s'approprie les lumières d'un siècle, où tout est discuté, approfondi, & , pour employer son expres-

tion, *percé à jour* : par elle, il apprend à connaître les classes inférieures de la société. . . « Ce sont les racines obscures, qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence fort de ces canaux secrets & vivifiants : & pourquoi ne verrais-tu que la tige ? . . » Par elle, il sort du cercle de ces hommes qui assiegent les trônes, *qui enveloppent toutes leurs idées avec art, qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux, & dont on entend le oui & le non dans le même instant* : au lieu de leurs discours ambigus, il entend dans les livres la voix de la vérité ; & la vérité écrite n'a rien d'offensant ; & elle *pénètre l'ame plus à loisir*. Que le prince qui aime la vérité, lise : hors des livres, où la trouverait-il ? . . « Des demi-vérités, voilà ce que les plus courageux offrent aux rois : c'est à eux de trouver le reste. »

L'orateur philosophe a bien raison. Si Frédéric n'avait pas lu, croyez-vous qu'il eût été ce qu'il est ?

Et nous aussi, nous avons grand besoin de lire. Nous ne sommes pas rois : mais notre oreille orgueilleuse ne s'offense guere moins de la vérité que l'oreille même des rois. La vérité ne vient pas non plus nous chercher ; elle nous attend dans les livres. Nous ne trouvons guere non plus dans la société que des demi-vérités ; nous y sommes environnés aussi de gens qui, les uns par ignorance, les autres par prudence, ne disent presque jamais rien d'absolument vrai ni d'absolument faux. Sur toutes les matieres nous enten-

donc le *oui* & le *non* ; & nous n'avons pas moins à craindre que les rois cette malheureuse indécision qui assoupit & engourdit toutes les facultés de l'ame.

« Il est important que l'administrateur d'un vaste empire se décide , & avec fermeté... » Rien de plus vrai. Mais il importe aussi que tout possesseur d'une ame humaine *se décide, & avec fermeté*, sur tous les objets un peu essentiels ; qu'il sache exactement ce qu'il en pense, & se rende compte de ce qu'il veut : c'est le seul moyen d'avoir une existence à soi, & de jouir pleinement de son être.

Pour cela il faut lire. J'ai toujours observé que les gens qui ne lisent point, ou qui lisent trop peu, n'ont jamais que des pensées ébauchées, des lueurs de pensée qu'ils sont trop heureux d'entrevoir confusément, qui les réjouissent & les éblouissent à la fois. Ils se décident, parce qu'il le faut bien. Quelques-uns sont opiniâtres, & souvent c'est par une espèce de dépit de ne savoir à quoi se résoudre ; c'est pour se délivrer de l'embarras d'examiner & de choisir. On en voit donc de très-opiniâtres : de fermes, je n'en ai point connu.

Quare agite, ô miseri ! & causas cognoscite rerum.

Lisons donc, malheureux ! pour éclairer nos ames. Lisons pour savoir ce que nous pensons, & pourquoi, & comment, & jusqu'où nous le pensons. Lisons & choisissons-nous des amis parmi les livres. . . Lisez, je

vous en conjure , lisez ! lisez , quand ce ne ferait que pour entendre le contraire de toutes les fausses maximes , de toutes les absurdités qu'on répète tous les jours dans le monde : lisez !

Voilà ce que je dis à mes lecteurs ; moi qui n'ai pas reçu l'onction philosophique , & qui ne me sens pas la moindre vocation à prêcher les rois. . . S'ils voulaient lire tout ce qu'on leur dit , tout ce qu'on leur crie aujourd'hui de toutes parts , ils n'auraient pas le tems de régner. Il semble que nos écrivains aient pris à tâche de remplir à la lettre à leur égard le précepte de S. Paul : *reprends en tems & hors de tems. (a)* Aussi que font-ils ? Ils laissent dire. *Pauvre philosophe du Port - au - Bled !* ils ne te liront pas. Tu méritais pourtant une exception. . . Et je t'ai loué , mais comme loue la vérité , sans diffimuler tes défauts. C.

(a) Qu'on n'aille pas croire que je cite ce passage par plaisanterie ! Je le respecte , & j'en admire la sagesse. La prudence timide , qui ne veut jamais reprendre *hors de tems* , manque son but : le zele ardent , qui reprend *en tems & hors de tems* , produit son effet. A force d'attendre l'occasion favorable , on la laisse échapper : en forçant l'occasion , on réussit quelquefois. J'en connais assez de ces gens qui attendent toujours un moment plus propice ; & je n'en fais pas grand cas. . .

*Rusticus exspectat , dum defluat amnis : at ille
Labitur , & labetur in omne volubilis ævum.*

J'admire donc ce que dit S. Paul ; mais je n'approuve pas pour tout cela les contre-tems de nos philosophes.



ALOE ,

*Aloé, idylle.*

JE n'entends plus la fauvette qui s'était logée sous le feuillage de ce marronnier touffu. Que jé la regrette ! En l'absence de Mirtil, sa compagnie était le charme de mon cœur. [Au premier sourire de l'aurore elle célébrait le doux bienfait de la lumière qui répand le réveil & la joie. Elle chantait, & les oiseaux applaudissaient à l'envi au jour naissant. Lorsque sa douce mélodie se faisait entendre dans les bois, elle se cachait, comme Palémon quand il soulage par ses secours les familles indigentes du canton. Quelquefois elle appelait le rossignol auprès d'elle, & aussi-tôt il s'y rendait. Que j'aimais à les entendre se parler l'un à l'autre ! Ils confondaient leurs voix, comme nous faisons Mirtil & moi quand nous parlons de notre amour.

Le soir arrivé, après que les oiseaux s'étaient endormis, on l'entendait soupirer, roucouler, gazouiller tour-à-tour. J'aime aussi à entendre Mirtil dans les fêtes du hameau, jouer seul sur son hautbois après que le concert des bergers est fini. Qu'est devenue ma gentille fauvette ? Gentille fauvette, pourquoi suspends-tu ton ramage ? Ton époux t'aurait-il délaissée ? Si Mirtil m'abandonnait, je briserais ma musette. Ta poitrine délicate aurait-elle souffert du froid

Novembre 1784.

F

imprévu qui affligea hier la nature ? Viens , je te donnerai du miel que je réserve à Mirtil. Quelque main barbare t'aurait-elle ôtée la vie ou la liberté ? Mais il n'est point d'hommes méchans dans le voisinage.

La fauvette , à ces mots d'Aloé , sortit de la cime du tronc , où les branches se partagent & s'éloignent les unes des autres en se liant par de jeunes rameaux. Elle vole un instant , son vol s'abaisse bientôt auprès d'une riche moisson , elle s'arrête & se pose sur un épi mûr ; l'épi se courbe , elle le béquète & le secoue , les grains tombent , elle les prend à son bec & s'en vole ; elle n'est pas encore chez elle que de jeunes poussins lui expriment leur joie par leurs cris & leurs frétillemens. La bergere les apperçoit , qui mettent la tête hors du nid.

Tu es donc mère , s'écria-t-elle , fauvette charmante ? Que tu es heureuse ! Tes petits sont tes délices , tes soins & tes amours. Tu ne chantes pas encore devant eux ; ils sont trop jeunes , tu t'entretiens doucement avec eux & ton époux qui ne s'éloigne plus de toi. Douce fauvette , qui si souvent as enchanté mon ame dans sa langueur , je n'ai point oublié les plaisirs que tu m'as faits ; laisse-moi encore celui de t'aider à nourrir tes petits. Je ramasserai des chenilles sur les plus douces fleurs , je cueillerai des graines mûres , & je viendrai tous les matins les déposer au pied du marronnier. . . Quoi , tu dédaignes le service que je t'offre ? Ah ! j'entends pourquoi. Ta

famille ne te ferait plus si chere, si une autre que toi lui donnait ses soins. Aloé - peut - être sera mere un jour, ses enfans seront tout pour elle, elle fera toute à ses enfans. Sa musette ne résonnera plus que pour leur amusement, les sources de son lait s'ouvriront pour les nourrir; & si jamais elles venaient à se tarir ces sources, qu'il lui en coûterait d'implorer des secours étrangers ! Adieu, mere tendre & fortunée. Aloé vient d'apprendre par ton exemple, quel est le vœu de la nature : elle saura le remplir.

Par M. le comte d'ALBON.



Altamire, idylle.

NOUS nous sommes aimés, Altamire; nous nous sommes aimés comme les tourterelles les plus tendres. Nous étions le bonheur l'un de l'autre. Je ne voyais que toi dans la nature, tu n'y cherchais que moi. Si une nécessité importune nous éloignait quelquefois, nos cœurs ne se séparaient jamais. Nous n'avions qu'une même vie, Altamire : qu'elle était douce !

Nous nous aimons aujourd'hui, mais d'un sentiment différent. Il est pour nous d'autres plaisirs que de penser à notre tendresse. J'ai rendu à chacun la place qu'il devait occuper dans mon cœur, mon amitié pour toi me laisse ma liberté. J'aime à te voir; mais

je te vois fans trouble , ce font nos ames qui s'aiment ,
Altamire : qu'il est doux encore de s'aimer ainsi !

Comment font la plupart des amans ? Plus ils se font chéris , plus ils se délaissent. Sans doute ils cessent de s'honorer. Qu'on est près de se haïr quand on se méprise ! L'estime est toujours tendre quand elle survit à l'amour : deux cœurs vertueux ne sauraient se craindre , & la haine n'est le partage que des vicieux & des méchans.

L'ardeur de nos feux s'est éteinte : ce n'est point notre crime , nous mettions notre bonheur à la nourrir ; mais l'amour n'a qu'une courte vie , le desir de l'homme survit toujours à sa félicité. Le calme de ton cœur , mon cœur le desirait pour consentir à celui qu'il éprouvait. Ta candeur te dicta un aveu que la reconnaissance n'osait me permettre. Que ta bouche me parut belle alors ! J'y voyais la vertu comme sur son trône , justifier mon innocence & prononcer mon bonheur. Cette bouche que j'avais adorée quand elle me disait, *je t'aime*, je l'adorai quand elle me dit, *je ne t'aime plus comme autrefois*. La vérité qu'elle proféra me parut aussi douce que le sentiment tendre dont elle m'avait si souvent enivré : mon cœur avait changé de sens.

Le tems qui éteignit notre ardent amour , n'a pas porté des atteintes à des sentimens plus tranquilles , quoique non moins tendres. Que de plaisirs nous goûtions ensemble ! Je te l'avouerai , la bien-aimée de

mon cœur, le plus grand que j'éprouve est le souvenir de nos plaisirs passés ; quoiqu'éloigné, mon cœur y retourne sans cesse. Il regrette, il desire... Le tien les regretterait-il de même ? Tes regards le disent : que ta bouche confirme leur témoignage. Ah, s'il était vrai !... Mon cœur se trouble, tes yeux se baissent... Oui, c'est l'amour que je sens & que tu sens comme moi, c'est l'amour qui récompense l'amitié.

Céleste amitié, divin amour ! Altamire, Altamire, unis tes vœux à mes vœux, unis ta voix à la mienne pour demander aux dieux que nous ne cessions d'être amans que pour être amis, & que d'amis nous puissions redevenir amans encore. *Par le même.*



L'Amour innocent.

LE ruisseau de Narvi coulait languissamment. Orma, la triste Orma lui confiait ses peines, en mêlant ses pleurs aux flots qui baïsaient l'herbe tendre. Elle appelait Téphir. Téphir, où étais-tu ? Un nuage ternissait l'éclat de ses yeux humides, & le fouci sombre avait pris sur son teint la place des roses. Mais ses appas altérés en étaient plus touchans. Qu'elle gagnait à être moins belle ! Elle disait, & l'écho disait avec elle, que t'ai-je fait, Téphir ? ton ombre me poursuit jusque dans mes songes. Me hairais-tu ? Je ne

r'ai point offensé. Un cri plaintif m'a frappée; j'ai tourné la tête & j'ai vu un loup furieux sortir de la caverne. Dieux, quel spectacle! Ton image, Téphir, s'est présentée; j'ai cru que le loup te dévorait, & mon ame s'est brisée de douleur.

Viens, berger, viens me rassurer. Ta présence est comme l'aurore qui verse une rosée délicieuse sur les champs parsemés de fleurs, & mon cœur est à ton aspect comme le bouton qui s'épanouit.

C'est toi, Téphir, c'est toi! Je craignais pour ta vie; tu vis... entends tout ce que mon cœur veut te dire, ma bouche ne peut l'exprimer... Ton cœur ne te le dit-il pas?

Je voudrais être aimée de toi, il me semble que je serais heureuse. Assure-moi donc que tu m'aimes, je le croirai... tu me le jures... Ah, Téphir, que voudrais-je de plus! Tu as comblé mes vœux. Mais si ton image venait m'inquiéter, me désoler encore pendant ton absence!.. Eh bien, Téphir, ne nous quittons jamais.

Par le même.



Réconciliation d'un jaloux à qui l'on reprochait d'être trop triste & trop défiant.

AIR : *Triste raison, j'abjure ton empire.*

UN noir soupçon vient-il troubler mon ame?
Je jure alors de vouloir t'oublier;

Tu dis un mot... tu rallumes ma flamme.
Je te revois, je ne veux plus qu'aimer.

Si trop souvent ma craintive tendresse
Semble attenter à notre doux lien,
Pardonne, Iris, ma jalouse faiblesse;
On craint toujours alors qu'on aime bien.

Si la douleur me voile de tristesse,
C'est que je crains de n'être plus aimé;
Mais sur mon front tu revois l'alégresse,
Quand mon espoir est par toi ranimé.

Ton seul regard, ton plus léger sourire
Semble à mes yeux l'aurore du bonheur;
L'air est plus pur quand près toi je respire,
Et le plaisir pénètre tout mon cœur.

Par M. DE VILLENEUVE.



*A un ami qui avait fait bâtir une chaumière dans
un bois.*

JE te salue, aimable & bon hermite;
A tes côtés je viens ici m'asseoir,
Et sur ce tronc, ta place favorite,
Jouer en paix de la fraîcheur du soir.

Hors de la sphère inconstante & mobile
Du tourbillon qui t'avait égaré,
C'est en ce lieu que ton cœur plus docile
Goûte un repos trop long-tems ignoré.

F iv

Que je me plais sous cette humble chaumière
 Qui, se cachant dans un feuillage ami, (a)
 Sait (b) échapper aux traits de la lumière
 Et tromper l'œil qui la voit à demi !

L'art qui toujours cherche à lui (c) faire injure,
 L'art qui la (c) gâte en voulant la (c) parer,
 N'a point ici déguisé la nature,
 Et sur sa trace il craint de se montrer.

Je n'y vois point la froide symétrie
 Sur une plaine étendre son cordeau,
 Pour qu'une allée exactement unie
 De l'arpenteur conserve (d) le niveau,

Je n'y vois point une main tyrannique,
 Pour arrondir des berceaux réguliers,
 Courber le charme en pénible portique,
 Ou tourmenter de jeunes églantiers.

Je n'y vois point l'onde d'une fontaine
 Quitter ses bords pour suivre un long tuyau, (e)
 Et loin des lieux où son penchant l'entraîne,
 S'étendre en nappe ou jaillir en jet d'eau.

(a) Ce vers tombe-t-il bien ?

(b) Pourquoi *sait*, en parlant d'une chaumière ?

(c) (c) (c) Ces trois relatifs, qui se rapportent on ne fait encore à quoi, sont-ils dans le génie de la langue française ?

(d) Je ne crois pas que *conserve* soit tout-à-fait le mot propre.

(e) *Tuyau* me semble être un peu désagréable. ?

Mais un sentier dans ces bosquets serpente,
Et prolongeant ses replis tortueux,
Fuit & s'enfonce en dessinant la pente
Et les contours d'un côté sinueux.

Mais le lierre & la vigne sauvage,
Entrelaçant ces jeunes arbrisseaux,
Sans les gêner, rapprochent leur branchage,
Et l'on dirait qu'ils forment des berceaux.

Mais en son lit le ruisseau sans entrave
S'égare au loin dans les détours qu'il suit,
Caresse un bord dont il n'est point esclave,
Coule à son aise... ou s'arrête, ou s'enfuit (f)

Qu'ai-je aperçu? De sa mourante écorce,
Qui reverdit sur son antique tronc,
Un saule encor pousse un jet plein de force,
Et ne vit plus que dans ce rejeton.

O douce image! ô de la renaissance
Symbole heureux qui viens me consoler!
Nous vieillissons... mais l'active espérance
Sur nos débris ne cesse de voler. (g)

Du changement la mort n'est qu'un emblème.
Pour les (h) r'ouvrir, l'homme ferme les yeux...

(f) Ces dix premières stances m'ont beaucoup plu : le reste de la pièce ne me paraît pas du même mérite.

(g) L'image est-elle bien appliquée? Comment le jet plein de force que pousse le saule a-t-il rappelé à l'imagination du poète l'active espérance qui vole sur nos débris? Cela n'est-il point tiré, confus, contraint?

(h) Voyez la note c. De plus, cette antithèse n'est-elle pas trop petite?

Comme ce saule survit à lui-même.

Mais l'arbre reste . . . & l'homme monte aux cieux. (i)

Par cette image, en captivant ma vue,
Cet arbre ainsi correspond à mon cœur, (k)
Et l'air penché de sa tête chenue,
Loin d'attrister, (l) m'annonce le bonheur.

Mais je te laisse . . . Adieu, mon bon hermite
Je ne veux pas t'arrêter plus long-tems ;
Car l'importun au sage qui médite
Est comme aux fleurs le souffle des autans. (m)

(i) J'avoue que je trouve ce vers fort désagréable. Belle différence à noter ! *l'arbre reste . . . & l'homme monte aux cieux.* Aimable poète ! à quoi pensiez-vous donc en écrivant cela ?

(k) Un arbre qui correspond à votre cœur ? . . . Non, j'aime passionnément votre heureuse facilité, votre charmante sensibilité, la douceur de votre harmonie & de vos images ; mais je ne puis vous passer de tels vers. *Corrige, sodes !* Tout cet épisode du saule n'est point de mon goût.

(l) Il faudrait, *loin de m'attrister.* La mesure ne l'a pas voulu. Mais quel aristarque se paiera de cette excuse ?

(m) Cette dernière stance est digne des dix premières. En voilà donc onze bonnes : c'est assez, je suis plus que content . . . d'autant que les quatre autres sont étrangères au sujet . . . Mais le public ! l'impitoyable public ! . . .

*Ode sur la victoire remportée par les Hollandais sur
les Anglais, le 5 août 1781.*

BELGES, poussez des cris de joie.
Le ciel enfin s'est déclaré,
Sa faveur pour nous se déploie,
Et son bras n'est point retiré,
Il a pris soin de notre gloire,
Il parle. . . . A l'instant la victoire
Seconde nos braves guerriers,
Et sa puissance protectrice
Des Anglais punit l'injustice,
Et fait reverdir nos lauriers.

La patrie aujourd'hui l'ordonne,
Jeunes filles, cueillez les fleurs
Qui doivent former la couronne
Destinée au front des vainqueurs;
Sans craindre de nouveaux orages,
Faites retentir nos rivages
Du nom des héros triomphans,
Et que la Hollande vengée
Des ingrats qui l'ont outragée,
Reconnaisse ses vrais enfans.

Long-tems dominateurs des ondes,
Qui semblaient respecter leurs voix,
Les fiers Anglais dans les deux mondes
A Neptune donnaient des loix ;

Leurs haines étaient implacables,
Et leurs pavillons indomptables
Insultaient les cieux & les eaux. . . .
Zoutman paraît, & leur audace
S'évanouit comme la trace
Qu'en fuyant laissent leurs vaisseaux.

Ni l'éclat mortel du tonnerre,
Qui mugit dans l'airain fumant,
Ni l'ascendant de l'Angleterre,
Ne peuvent arrêter Zoutman.
Le feu brille, la foudre gronde,
Le nombre des vaisseaux seconde
Du Belge l'ennemi fatal;
Eole semble aider sa rage,
Et tourner à son avantage
Le sort d'un combat inégal.

Mais de nos guerriers intrépides
Le courage affronte la mort,
Et de leurs attaques rapides
Rien ne peut ralentir l'effort;
Alors qu'on défend sa patrie,
On n'attache un prix à la vie
Que pour la vendre chèrement:
Au trépas même l'on n'oppose
Que la justice de la cause
Qui répond de l'événement.

Dans la noble ardeur qui les presse,
Voyez-soldats & matelots
Vaincre ou conduire avec adresse

La flamme , les vents & les flots ,
 Sans que le nombre les étonne.
 A l'instant le salpêtre donne
 L'heureux signal de nos succès.
 Ruitter paraît pour nous défendre ,
 Et son nom suffit pour répandre
 La terreur parmi les Anglais.

Parker fuit . . . l'aiglon perfide
 Le dérobe à notre courroux ,
 Il cede . . . Sa rage homicide
 Expire & tombe sous nos coups.
 Réponds , que devient ta vengeance ?
 Pourquoi des mers l'espace immense ,
 A nos yeux cache-t-il tes mâts ?
 Crains-tu de voir sur ton passage
 Flotter près de notre rivage
 Les cadavres de tes soldats ?

Va , ramene dans la Tamise
 L'humble débris de tes vaisseaux ;
 Qu'Albion frémissé & se dise ,
 « J'ai perdu l'empire des eaux . . .
 » Des mers l'indocile génie
 » Laisse briser par l'infamie ,
 » Le sceptre qu'il m'avait remis ,
 » Et d'accord avec la fortune ,
 » Porte le trident de Neptune
 » A mes plus cruels ennemis . »

Apprends - lui bien que le Batave ,
 Voyant ses droits peu respectés ,

Las de supporter qu'il les brave,
 Venge ainsi l'honneur des traités ;
 Pour lui le repos a des charmes ;
 Mais il fait retrouver ses armes,
 Si-tôt qu'on vient le défier,
 Et la même main qui cultive
 De la paix l'innocente olive,
 Sait aussi cueillir le laurier.

Pourquoi faut-il qu'à notre joie
 Se mêlent de justes regrets,
 Et qu'aux palmes toujours on voie,
 S'entrelacer de noirs cyprès !
 Ce n'est qu'aux dépens de ta vie,
 Brave Bentinck, que la patrie
 Des Anglais rabaisse l'orgueil ;
 Tu meurs au sein de la victoire,
 Et l'astre brillant de ta gloire
 N'éclaire, hélas ! que ton cercueil.

Vous tous qu'une mort glorieuse
 A couronnés dans ces combats,
 Vous de qui l'ardeur généreuse
 Avança l'utile trépas,
 Apprécies par nos hommages,
 Vous êtes sûrs, dans tous les âges,
 D'être appelés de vrais héros ;
 Pourquoi donc la mer ennemie
 Dérobe-t-elle à la patrie
 L'honneur d'élever vos tombeaux ?

Mais qu'importe à votre victoire
 Le larcin que nous fait le fort ?

Vous vivez dans notre mémoire,
 Et nous vengerons votre mort.
 Oui . . . votre sang versé sur l'onde,
 Deviendra la source féconde
 D'où fortiront d'autres vainqueurs ;
 Et votre gloire qui nous touche,
 Mettra vos noms dans notre bouche,
 Et votre tombe dans nos cœurs.



LETTRE à l'auteur du Journal de Neuchâtel.

VOUS savez , monsieur , que les vieillards aiment leurs enfans , parce qu'ils se voient revivre en eux : j'ai cette consolante faiblesse pour l'*Éleve de la nature* , que j'ai conçu dans le seul lieu de la terre où j'aie été parfaitement heureux , la forêt d'Hallate près de Senlis.

Il me reprend aujourd'hui un accès d'amour pour ce pauvre enfant ; mon cœur a besoin de lui prodiguer de nouvelles caresses ; c'est - à - dire , toute métaphore à part , que je vais faire une nouvelle édition de cet ouvrage. J'en retrancherai le troisième volume & une partie du second , qui sont assez inutiles , & à l'impression desquels j'avais consenti avec peine. J'y substituerai quelques scènes nouvelles ; & afin de ne pas obliger le public à acheter deux fois le même livre , je les ferai imprimer séparément pour les personnes qui ont les anciennes éditions.

T A B L E.

<i>Lettre au Journaliste, &c.</i>	page 3
<i>Théâtre de société.</i>	18
<i>Histoire des découvertes, &c. (Second Extrait.)</i>	41

T H É A T R E S. 52

P I E C E S F U G I T I V E S

<i>Prospeæus d'un Cours raisonné de littérature grecque.</i>	64
<i>Prospeæus. Bibliothèque philosophique sur les loix criminelles, &c.</i>	67
<i>Le Philosophe du Port-au-Bled.</i>	74
<i>Aloé, idylle.</i>	81
<i>Altamire, idylle.</i>	83
<i>L'Amour innocent.</i>	85
<i>Réconciliation d'un jaloux.</i>	86
<i>A un ami qui avait fait bâtir une chaumière dans un bois.</i>	87
<i>Ode sur la victoire remportée par les Hollandais sur les Anglais.</i>	91
<i>Lettre à l'Auteur du Journal de Neuchatel.</i>	94

N O U V E L L E S

P O L I T I Q U E S.

T U R Q U I E.

CONSTANTINOPE. Les troubles qui continuent de régner en Egypte , fixent l'attention de la Porte , & l'on croit même qu'elle se propose d'y envoyer une armée considérable. La Romélie n'est pas tranquille non plus , il s'y est élevé également une révolte qui s'est manifestée principalement dans le district de Kirkilisk. Les commandans que l'on y avait envoyés pour appaiser ce tumulte & punir les féditieux , ne se trouvant pas accompagnés de forces capables d'en imposer & de se faire respecter , ont été massacrés eux-mêmes par les mutins , ainsi que la plupart des soldats qu'ils avaient avec eux.

R U S S I E.

Pétersbourg. L'inoculation des enfans du grand-duc a eu le plus heureux succès. Le baron de Dimisdale qui a dirigé cette opération , se dispose à repartir pour l'Angleterre , comblé des bienfaits de S. M. I. Il a reçu dix mille livres de récompense & mille pour les frais de son voyage.

En conséquence d'un ordre émané du sénat dirigeant , conformément aux volontés de S. M. I. il y aura une nouvelle levée de recrues dans toute l'étendue de l'empire , pour compléter l'armée russe. Cette levée sera d'un homme sur cinq cents habitans de chaque lieu.

Novembre 1781.

G

Il est arrivé depuis peu un courier Anglais : on dit qu'il est chargé de la réponse de sa cour aux représentations faites à S. M. B. par la neutralité armée au sujet de la guerre déclarée à la Hollande. On ignore le contenu de cette réponse, mais on ne la croit pas telle que la république l'aurait désirée.

D A N E M A R C K.

Elseneur. Jamais le commerce de la Baltique n'a été plus florissant, & jamais la douane du Sund n'a vu passer un aussi grand nombre de vaisseaux que dans la guerre présente. Le mauvais tems d'automne & les dangers de la navigation dans ces parages pendant cette saison, n'en ont point ralenti l'activité. On peut en juger par ceci. Le 29 du mois de septembre, il arriva de la Baltique dans le Sund quatre-vingt-seize navires de différentes nations, dont cinquante-quatre anglais, pour la plupart venant de Pétersbourg. Le 30, ils furent suivis par douze autres, dont une grosse frégate marchande montée de vingt canons. Le 5 octobre on a vu entrer dans le Sund quatre-vingt-cinq bâtimens qui venaient de la mer du Nord, & portaient différens pavillons, entr'autres une frégate anglaise, & le vaisseau de guerre de la même nation *l'Amérique* de soixante-quatre canons. Ces deux derniers sont venus pour prendre sous leur escorte une flotte de quarante-cinq voiles, qui est partie le 13 du même mois, & dont la cargaison est à tous égards un objet de la plus grande valeur pour l'Angleterre dans les circonstances présentes.

Copenhague. On parle beaucoup en cette capitale d'un traité de commerce entre notre cour & celle de Berlin, duquel on se flatte de retirer réciproquement de très-grands avantages.

P O L O G N E.

Varsovie. Le roi est parti le 5 novembre pour aller au-devant du grand-duc & de la grande-duchesse de Russie. La république lui a assigné cinquante mille ducats pour ce voyage. On écrit de Dantzick, en date du 30 octobre, que dans toutes les provinces que traverse le roi pour gagner Vierzovice, où S. M. joindra LL. AA. SS. qui doivent y passer, on fait éclater les transports de la plus grande joie; que depuis cinquante ans on n'avait vu de roi dans ces districts de la république, & que les gentilshommes, retenus dans leurs terres par la modicité de leur fortune, se sont tous empressés de se rendre sur son passage & de lui offrir les chevaux nécessaires. Enfin S. M. leur a fait à tous l'accueil le plus flatteur, & l'on se promet des suites très-heureuses de ce voyage.

A L L E M A G N E.

Vienne. Les juifs établis à Neuhausel dans la haute-Hongrie, ont embrassé la religion chrétienne, & ont été baptisés à Ternau avec la plus grande solennité: ce qui prouve que la tolérance ne nuit point à la propagation de l'évangile, puisque l'édit en faveur de ceux de cette nation établis dans les états héréditaires de l'Autriche, n'a point été un obstacle à la conversion de ceux dont on fait ici mention.

S. M. I. vient encore de publier un édit en faveur des chrétiens de toutes les communions établis dans ses états, par lequel elle ordonne que, dans tous les lieux où ils seront en assez grand nombre pour former des paroisses, ils puissent le faire, entretenir des ministres, bâtir des églises & avoir tous les secours spirituels qu'ils desireront, moyennant cependant que, dans les lieux où la liberté de confession n'était pas établie, les temples qu'ils y *de Russie,*

& de l'engager à l'appuyer auprès de S. M. I. à ce sujet.

L'huile d'olive étant devenue très-rare , le pape , toujours attentif à suppléer aux besoins de ses sujets & à protéger leur industrie , a permis dans tout l'Etat ecclésiastique l'entrée & l'usage de l'huile extraite des pepins de raisins. Il invite tous les particuliers à demander le privilege de la fabrique de cette huile pour telle ville qu'ils choisiront , en se conformant , soit pour les bâtimens , soit pour la manipulation , à l'établissement d'Antoine Chiozzi , qui a ce privilege pour Rome & pour son district.

Le grand-duc de Toscane , sans cesse occupé des moyens de faire fleurir ses états & de rendre heureux les peuples soumis à sa domination , remarquant que la multiplicité des impôts met des entraves à l'industrie & à l'application de ses sujets , a supprimé toutes les distinctions de territoires , en les réunissant & en les assujettissant à un seul impôt. Les réglemens favorables au commerce & à l'industrie des habitans de ce grand-duché , se multiplient tous les jours. Il vient de paraître une ordonnance qui supprime tous les privileges accordés pour forger & vendre le fer. On a publié en même tems un nouveau tarif des droits que doit payer cet article intéressant de consommation , soit en mine , soit en barres , soit en ferraille. La forme prescrite à cet égard est la même que celle qui est établie pour toutes les autres marchandises ; en sorte que l'impôt en est modifié , & la perception en devient plus facile.

E S P A G N E.

Madrid. Le siege du fort Saint-Philippe se continue. Le duc de Crillon resserre toujours la place de plus près. Il y a de tems à autre quelques escarmouches entre les assiégeans & les assiégés ; mais il ne s'est

encore rien passé de décisif. Le siége de Gibraltar continue aussi. Des lettres de Cadix, du 20 octobre, disent qu'une frégate du roi avait conduit la veille dans ce port une corvette anglaise, destinée pour Gibraltar, qui portait deux mille bombes, des canons de 12, de 24 & 36 livres de balles, des boulets, de la poudre, cinq à six caisses de meches & autres munitions.

F R A N C E.

Versailles. L'état de la reine est des plus satisfaisant ; S. M. reçut, dès le 2 de ce mois, toutes les personnes qui ont les grandes entrées chez LL. MM. Monseigneur le Dauphin continue aussi à se très-bien porter. Le roi a reçu à l'occasion de la naissance du Dauphin les complimens de tous les différens corps de la ville de Paris, & dans tout le royaume on a fait éclater la joie la plus vive à l'occasion de cet événement qui comble les vœux de la nation.

Paris. On a reçu le 20 de ce mois des nouvelles de l'Amérique septentrionale. Elles ont rempli l'attente qu'on avait conçue des opérations de M. de Grasse & des armées combinées de MM. de Rochambeau, Washington, de Lafayette & de Waine. M. de Lauzun, arrivé le soir du jour précédent à Versailles, a informé la cour que le 19 octobre le lord Cornwallis s'est rendu avec les troupes qu'il commandait, montant à six mille hommes environ, & qu'il a été fait prisonnier de guerre avec toute son armée. Cet événement a mis les Américains en possession des deux villes d'Yorck & de Glocester, que l'armée anglaise occupait auparavant, dans lesquelles on a trouvé vingt-deux drapeaux, quinze cents matelots, cent soixante-dix canons de tout calibre, dont soixante & quinze en fonte, huit mortiers & environ quarante bâtimens, dont un vaisseau de cinquante canons a été brûlé ; vingt bâtimens de transf-

port ont été coulés bas ; dans ce nombre est la frégate *la Guadeloupe*, de vingt-quatre canons. M. le duc de Lauzun & Dupleffis Pascan, capitaines de vaisseaux, chargés, le premier de la relation du comte de Rochambeau, & le second de celle de M. de Grasse, ont débarqué à Brest après vingt-deux jours de traversée.

P R O V I N C E S - U N I E S .

L'affaire du duc de Brunswick n'est point encore terminée. Plusieurs provinces, à la vérité, ont voté pour qu'il soit donné une satisfaction à ce prince ; d'autres regardent les reproches que lui fait le magistrat d'Amsterdam comme fort graves, & demandent qu'on les discute, que MM. d'Amsterdam développent leurs motifs, & les mettent avec leurs preuves sous les yeux de la généralité. Tel est entr'autres le fondement de l'avis des états d'Owerissel.

Quant aux opérations de la guerre, il ne s'est rien passé qui mérite d'être rapporté.

A N G L E T E R R E .

Londres. Le parlement, qui devait s'assembler le 18 octobre, a été prorogé au 27 de ce mois. Un des principaux objets que l'administration y proposera, sera un changement à faire dans la taxe des terres, pour en rendre la levée plus égale par-tout dans le royaume, & en même tems plus avantageuse au trésor. On n'a point de nouvelles intéressantes des Indes Orientales, sinon qu'il est arrivé dans les ports de ce royaume une flotte de dix-huit vaisseaux de la compagnie, évalué à cent cinquante mille liv. sterl. On en attend encore treize pour le commencement de janvier. L'arrivée des premiers a fait augmenter les actions de la compagnie de 3 pour 100.